Le COURRIER du Cinéma

5c

AVRIL 1940

MICHÈLE MORGAN

FRANCE-FILM
PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANÇAIS
présentera prochainement
Gaston Rullier, Orane Demazis, Milly Mathis dans "LE MOULIN DANS LE SOLEIL".

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 5 -- No 4 — Membre de l'A. B. C. — AVRIL 1940

Lettre de Paris

(De notre correspondant Emile Renney)

•

La production cinématographique va bon train... la guerre n'a rien changé... Charles Vanel achève "L'or du Cristobal"... on tourne "Pourquoi nous nous battons encore"... Fernandel est en pleine veine et prépare "Monsieur Hector"... les studios Marcel Pagnol à Marseille ont terminé "Le Roi des Galégeurs"... sont terminés: "Saturnin", "Le Champ Maudit' et "Mes Crimes", par Hitler... "Brazza" ou "l'Epopée du Congo" arrivera sous peu à Montréal... on tourne "Le Nègre du Négresco" et "Untel Père et Fils", direction Julien Duvivier... les deux films "Miquette et sa mère" et "L'Empreinte du Dieu", avec Pierre Blanchar sont au montage... on songe aussi à tourner "Gestapo" et l'on prépare "A Paris, un Soir"... "L'Homme du Niger", avec Francen et Harry Baur vient de sortir à Paris et sera bientôt à Montréal...

Pour bientôt aussi "Une page d'Histoire", (Eux et Nous)... Gaston Rullier, Germaine Aussey et Paul Cambo ont terminé l'"Intrigante"... on attend impatiemment "Menaces", avec Mireille Balin, John Loder et Eric von Stroheim ..."Le Président Haudecoeur", avec Harry Baur s'annonce déjà comme un énorme succès... de même pour "Marseille mes Amours", avec Réda-Caire... "Vive la Nation" sera présenté sous peu au Saint-Denis... cette salle a réservé "La Dame de Coeur" et "Cavalcade d'Amour"... "Le Chasseur de Chez Maxim's" nous révèlera un nouveau Tramel... Sacha Guitry a touché à nouveau le succès avec "Ils étaient neuf célibataires"... "De Mayerling à Sarajevo" est terminé de même que "Paris-New York"... Marie Bell, Pierre Renoir et Jean Galland seront les interprètes de "Ceux du Ciel"... Jean Servais leur donne la réplique... Jean Renoir est à Rome pour tourner "La Tosca", avec Viviane Romance... "Battement de Coeur", avec Danielle Darrieux fait fureur à Paris.. Noël-Noël se surpasse dans "Le Plancher des Vaches"...

"Ma Tante Dictateur" traite l'actualité de façon comique... "La Chauve-Souris" sera entrepris à la mi-avril.. Raymond Bernard prépare "L'Impasse", avec Marie Déa... que l'on verra dans "Pièges" aux côtés de Maurice Chevalier...

Une émule de Greta Garbo

C'est dans un atelier de chapeaux que le cinéma a découvert Madeleine Sologne

•

La belle aventure d'une petite modiste qui malgré son succès au cinéma refait parfois des "bibis" pour ne pas perdre le "tour de main".

•

L'ETE dernier, Madeleine Sologne pouvait bien augurer de l'avenir. "Le père Lebonnard" l'avait mise en vedette. Elle venait de terminer "Le monde tremblera" (hélas!) et Alfred Rode l'engageait pour reprendre le rôle que Conchita Monténégro avait tourné dans le film "Le beau Danube bleu", accidenté lors de l'incendie du studio.

Elle pouvait espérer avec confiance que son nom aurait bientôt la jolie facilité d'un nom célèbre.

L'écho (le fameux écho qui sait tout) avait même prétendu que, contrainte par la nécessité, elle avait dû abandonner le cinéma pour le magasin de modes : refaire des chapeaux, comme elle le faisait jadis (il y a tout juste trois ou quatre ans). Elle était d'ailleurs passée maîtresse, paraît-il, dans ce travail d'imagination qu'est la confection d'un chapeau.

C'est pourquoi on l'imaginait penchée, torturée, au milieu des garnitures, des coiffes, des formes et des feutres aux mille tons. Mais tel n'est pas le cas.

— Non, non. Je n'ai pas repris mon ancien métier. On a beaucoup exagéré à ce sujet. Je ne veux pas aussi facilement abandonner mon nouveau métier. Seulement, je fais en ce moment quelques chapeaux, pour ne pas perdre définitivement la main et m'occuper un peu...

— Vous aimez votre personnage du "Beau Danube Bleu"?

— Beaucoup. Une fille au caractère violent qui veut épouser l'homme qu'elle aime et pas un autre. Car le film est une belle histoire d'amour où l'on voit passer de beaux tziganes sur de beaux chevaux. Et nous avons eu, à ce propos, quelques départs magnifiques. Il y avait quarante chevaux attachés à de solides piquets, et qui attendaient pour tourner, bien paisiblement. Le moment venu, on braquait sur eux les projecteurs. Et aussitôt ils entraient en danse. Tant et si bien qu'arrachant les solides piquets, ils partaient tous les quarante au grand galop, droit devant eux.

On ne les retrouvait que quelques heures plus tard, à l'écurie... ou devant quelque barrière de fil de fer barbelé.

— Quels personnages jouent les autres artistes ?

— Marguerite Moréno incarne une cartomancienne. Jean Galland et Raymond Segard, deux gitanes riches qui m'aiment et qui ne reculent devant rien, ni l'un ni l'autre pour m'épouser. Et José Noguéro, le gitan pauvre, qui m'aime et que j'aime.

— Et qui finit par...

— Chut... Je ne peux pas dévoiler les secrets du scénario. Ce que je peux vous dire tout de même, c'est que le grand orchestre tzigane, sous la direction d'Alfred Rode, est formidable. De tout premier ordre.

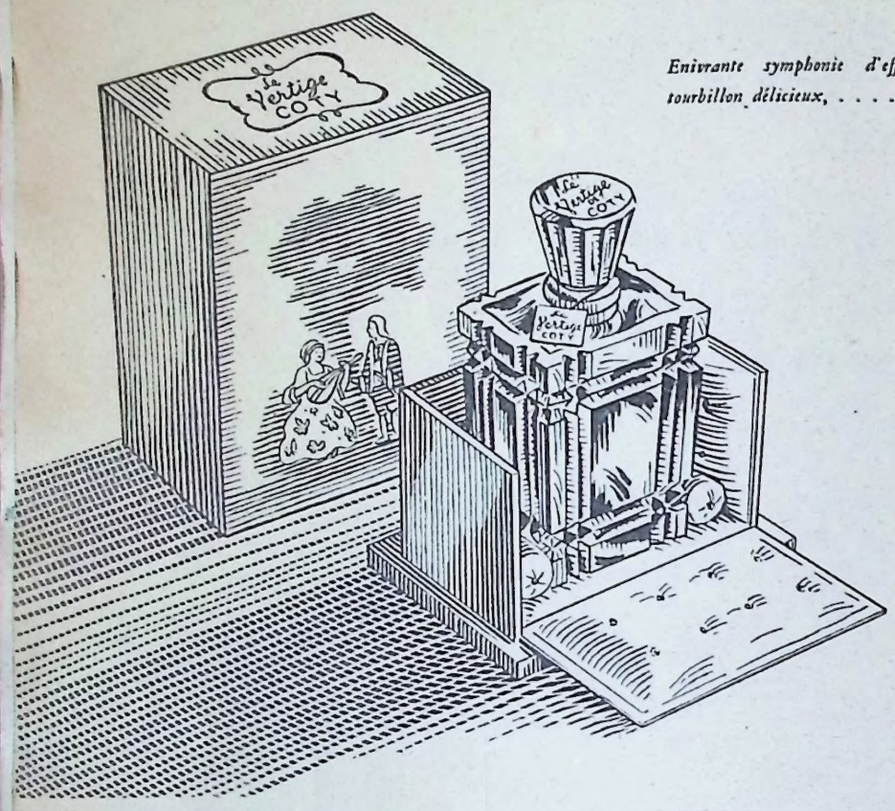
Potins d'actualité

•

A tous nos abonnés, lecteurs, clients et amis nos bons souhaits de Pâques... saluons le printemps de notre beau sourire... n'est-ce pas que Michèle Morgan est jolie sur notre couverture... quelle puissance dans ce regard sur la vie... Jean Murat vient de partir pour l'Amérique du Sud où il fera de la propagande pour le film français... si, une fois à New-York il allait venir saluer ses admiratrices montréalaises... quelle cohue à la gare... Betty Stockfeld la jolie artiste anglo-française s'est rendue récemment à Aldershot saluer les soldats du Royal 22e régiment... joli geste qui a été apprécié... on lui remit un message pour les soldats français de la Ligne Maginot... Danielle Darrieux occupe ses loisirs à donner des conférences sur l'art du cinéma... il est vrai qu'elle s'y connaît... ne croyez pas ceux qui racontent que Maurice Chevalier viendra à Montréal... c'est un beau projet, sans doute, mais fort peu réalisable par le temps qui court.. pour les besoins de la tenue militaire tous les artistes, au front, ont livré leurs cheveux au barbier... heureusement ils repousseront... Roland Toutain prépare un numéro de cirque... ceux qui l'ont connu à Montréal savent quel fameux acrobate il est.. n'est-il pas vrai qu'Annie Ducaux est la plus belle femme du cinéma français... et le plus bel homme: qui est-ce Mesdames ne répondez pas toutes ensemble... savez-vous que Rachel Carley chantait dans le film d'Henry Garat, "Il est charmant" ...aimeriez-vous à revoir ce film? ...surveillez bien Micheline Presle ..c'est la grande découverte de l'année... elle ressemble à Danielle Darrieux... avec Fernand Gravey elle fera le "clou" de la saison dans "Paradis Perdu"... un titre à retenir... si vous aimez la mode parisienne voyez le film "La Mode rêvée"... très bientôt dans nos principaux cinémas... savez-vous que Fernandel a déjà fait le tour du monde... avec cinq sous seulement en poche... pas possible!... attendez de voir "Les cinq sous de Lavarède"...

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée". Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants: Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Benoit, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, rue Craig O., suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!

"Le Vertige"

GENIE DE LA DANSE

Coty

Ces deux photos disent tout le talent de l'acteur Delmont. A gauche, le voici dans "Je t'attendrai" et à droite, au naturel. L'art du maquillage est ici exploité à son maximum de réalisme.

Larquey a failli devenir Trappiste

A quatorze ans, Larquey voulait entrer à la Trappe pour y finir ses jours. Il était élève chez les frères maristes à Bordeaux, lorsqu'il avait été forcé d'abandonner ses études. Sans doute, c'est cette déception qui l'avait incité à vouloir se retirer d'un monde qu'il ne connaissait pas encore. A défaut d'entrer dans les ordres, il voulut être soldat : il s'engagea dans l'infanterie coloniale et s'en fut à Tananarive où il devint secrétaire du capitaine trésorier. Dans la bibliothèque de la garnison, il dévorait Molière, Marivaux, Musset, Capus, Bernstein ! Si bien qu'en se souvenant qu'au patronage des pères assomptionnistes il jouait la comédie, il finit par renoncer à la carrière militaire et, à l'expiration de son engagement, il se décida à monter sur les planches. Tout d'abord, ce fut le café-concert, puis il entra au Conservatoire de Bordeaux où, dans une scène de "L'Avare", il décrocha un premier prix de comédie.

Jeune Harry Baur voulait être marin

Sans doute, c'est parce que ses parents habitaient Saint-Nazaire et parce qu'étant collégien il voyait sur les quais du grand port marchand déambuler les marins au visage tanné par le soleil des tropiques! Toujours est-il qu'Harry Baur désirait alors ardemment être marin. Il lui semblait qu'il était né pour l'aventure. De plus, la perspective de vivre enfermé dans un bureau l'effrayait au possible. Il avait décidé qu'il bourlinguerait sur toutes les mers du globe et que s'il ne commandait pas un énorme transatlantique, il aurait du moins son bateau à lui où il serait le maître après Dieu. Ayant décidé qu'il serait capitaine au long cours pour s'en aller au plus vite vers les îles, il avait, étant à Marseille suivi des cours d'hydrographie. Seulement, il dut partir pour le régiment et sans souci de ses préférences, on l'envoya dans un régiment d'infanterie. Lorsqu'il eut achevé son service militaire, il dut renoncer à la mer car il lui fallait tout de suite gagner sa vie. Entrant dans une maison de commerce, il y devint comptable, et c'est à force d'aligner des chiffres sur un grand livre que, las de cette tâche sédentaire, il eut l'idée de faire du théâtre. En 1906, il débutait au Grand Guignol, dans une comédie de Courteline, mais durant sa glorieuse carrière, le grand comédien a toujours eu, surtout à l'écran, une prédilection pour les rôles de marin et dans "Nitchevo" le comédien laissait deviner l'homme de mer qu'eût voulu être le collégien de Saint-Nazaire.

▼

Jean Renoir a terminé *Règle du Jeu*, dans lequel il interprète un rôle en compagnie de Nora Grégor, Dalio, Mila Parély, Roland Toutain, Julien Carette, Paulette Dubost, Gaston Modot. Il s'agit d'un film très original et d'un genre tout nouveau, une comédie d'observation, assez satirique avec une fin dramatique.

L'interrogation de l'amour

Lisette Lanvin cherche à lire dans le regard baissé du prince Youka Troubetskoy un secret immense que le dénouement de "La Brigade Sauvage" nous révèlera.

Denise Bosc incarne à ravir la jeune fille française. Sa douce beauté est splendide dans ce portrait magnifique.

La douceur de la beauté

Homme et femme de proie

Lucien Galas et Madeleine Robinson vont, dans un baiser, sceller le dénouement du film "Les hommes sans Soleil".

Simone Berriau sait cacher bien des choses dans son sourire. Le film "Derrière la Façade" nous expliquera son attitude.

Le sourire a son mystère

Après "LE CHEMIN DU PARADIS"

Henry Garat va se révéler un grand acteur dramatique dans "Le chemin de l'honneur"

DEUX CHEMINS bien différents; le premier m'a tracé mon entrée dans le cinéma en temps qu'acteur, et le second me change aujourd'hui en producteur.

"Le Chemin du paradis"!...

Que de souvenirs, et que de films depuis sont passés, si j'ose dire, sous les ponts...

L'élément musical prédominait, et pendant longtemps en entendit partout les refrains populaires: "Avoir un bon copain", "le Chemin du paradis", et tant d'autres mélodies.

Mes partenaires d'alors ont tous fait, depuis, leur "chemin": René Lefèvre, le joyeux automobiliste ahuri, est devenu un écrivain de talent, avec "les Musiciens du ciel", dont il a tiré un film qu'il tourne actuellement. Il a trouvé une place littéraire parmi les auteurs au style délicat, humain et sensible.

Jacques Maury, notre deuxième garagiste-complice, fait aujourd'hui des adaptations cinématographiques, et il interprète souvent les sujets qu'il transpose; enfin, "the last, but not the least" (réminiscence américaine), notre joli tourment, Liliane Harvey, joue actuellement dans "Sérénade", que réalise Jean Boyer.

Quand j'ai décidé de porter à l'écran un sujet original, une femme me l'apporta, Jeanne Rentes, une femme qui n'avait jamais rien écrit encore pour le cinéma. Elle me donna un thème puissant, pathétique, plein d'émotion, et qui me permettait d'incarner deux personnages aux antipodes l'un de l'autre. J'avais enfin trouvé ce que je voulais.

"Le Chemin de l'honneur" était né, et, aussitôt, je mis tout en oeuvre pour sa réalisation immédiate.

En quelques mots, les grandes lignes de cette histoire nous montrent deux frères jumeaux, dont l'un est lieutenant de renseignements au Maroc, et l'autre, victime d'un passé douteux.

A la suite de circonstances dramatiques, l'officier sauvera son frère en donnant sa vie et il laissera ce dernier vivre une existence sans cesse inquiète, incertaine et sentimentalement très périlleuse et douloureuse.

Pour "le Chemin de l'honneur", j'ai engagé une distribution qui me paraît être un effort dans le domaine artistique et commercial. (Ça, c'est le producteur qui parle.)

Renée Saint-Cyr, qui fut ma partenaire dans "Valse royale"; André Lefaur, le dernier représentant de la vieille France; Pierre Brasseur, l'enfant terrible de la troupe, qui fut à mon côté dans un "Rêve blond"; Roland Toutain, qui travaille pour la première fois avec moi, Roland, non pas furieux, mais calme, un Roland qui n'a pas fait de blagues, sinon celle d'avoir un accident d'auto, mais celle-là est involontaire, et il la regrette autant que moi.

Avec eux, vous verrez encore: Constant Rémy, Mady Berry, Marcelle Géniat, Lucas Gridoux, Charpin, et j'en oublie.

Tous ces excellents artistes ont compris ce que je voulais faire et m'ont apporté une aide amicale et intelligente, ce dont je les remercie ici très sincèrement.

Quant à moi, je me suis signé un magnifique engagement, mais j'ai aussi pris des responsabilités assez grandes qui peuvent faire diminuer mon cachet...

Dans le fond, j'aime encore davantage cette nouvelle façon de travailler que d'accepter les mirifiques contrats de cinéma américains. Artistes, mes camarades et mes amis, ne sautez pas sans réfléchir sur les promesses hollywoodiennes, car j'en ai été la victime et, si je puis vous empêcher d'en faire de nouveau les frais, donnez-vous la peine de lire, ci-dessous, une histoire vraie.

Je venais de tourner "Il est charmant", et, pour parler la langue d'outre-Atlantique, je valais deux millions de francs.

Hollywood me fit une proposition, car les producteurs se tiennent au courant de ce qui se passe en France et m'offraient de venir faire un film chez eux, pour un mois seulement, et ils m'engageaient aux conditions magnifiques de 700,000 francs.

On m'installa très sagement dans un ravissant bungalow, avec piscine et tout ce qu'il faut pour être heureux, puis on me fit attendre une semaine, des semaines qui se traduisirent par des mois d'inaction. Chaque jour on devait m'apporter le sujet le lendemain. C'était la formule du coiffeur : "Demain, on rase gratis..."

Et, pendant ce doux séjour, l'Etat américain me prenait, on avait "oublié" de me le dire avant, 49% d'impôts et taxes diverses, ce qui réduisait, à l'aide d'un calcul bien simple, mon contrat de moitié.

Moralité : j'ai, à contre-coeur, interprété un film impossible, je suis resté à me morfondre des mois durant, j'ai perdu mon temps.

LE CHARME — séduction irrésistible et indéfinissable, supérieure à la simple harmonie des traits—émanera de votre personne lorsque votre complexion resplendira d'une grâce parfaite et captivante, grâce à l'emploi quotidien des produits de beauté 3 Secrets de Derny.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25 cents et 50 cents.
Parfum: 25 cents à $2.00.
Fards: 50 cents.

Palmer Ltd., 750 ouest, rue Vitré, Montréal.

Adressez-moi immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom .....

Adresse .....

Bach... est traduit en cour

Pas dans la vie réelle. Dans une vie qui comporte beaucoup plus de fantaisie... Au cinéma.

Pour le moment, l'action de ce film se passe dans les studios parisiens. Les décors représentent la salle d'un tribunal de correctionnelle, en province. Il y a foule. Quel événement pour cette petite ville aux gens si paisibles. Presque tous sont là, ces braves gens. Imaginez: un énergumène, dit le sieur Bach, est inculpé de grivèlerie, tapage nocturne, outrage aux moeurs. Le rustre! Il a osé, par surprise embrasser la caissière d'un café. Et au beau milieu de la nuit, rompant le silence, il s'est mis à hurler des chansons rosses... le malotru, assis derrière la statue équestre du roi Philippe le Bel, histoire de se dégourdir le gosier, évidemment. Mais les bonnes gens ne l'ont pas goûté ainsi. Une plainte a été déposée.

Aujourd'hui, on le juge au tribunal de police correctionnelle.

La séance est ouverte. Tout penaud, la trogne toujours enluminée, mais l'air si bon enfant, le traître regarde les juges d'un oeil doucement ahuri.

"En voilà une affaire! Est-ce possible?... J'ai pu faire tout cela... Au fait, combien d'apéros avais-je bus?... Alors, on ne peut plus enterrer sa vie de garçon, à présent?"

Bach n'est pas à son premier délit, ni à sa première aventure. Les magistrats vont fouiller son passé, l'étaler devant le public. Il y a eu: *l'Affaire Blaireau*, *En bordée*, *l'Enfant de ma soeur*, *Champion du régiment*, *Bach millionnaire*.

Ainsi amalgamées, les meilleures scènes des anciens films de Bach formeront, avec les scènes qui viennent d'être terminées, le film *En correctionnelle*. A côté de Bach, on verra Félix Oudart, Yvonne Yma, Georges Tréville, Geo. Lecomte, Paul Faivre, Brochart.

En correctionnelle est une comédie gaie qui sèmera la bonne humeur.

Viviane Romance sera l'héroïne aux yeux de velours d'«Angelica»

Viviane Romance sera la belle Angelica, l'héroïne du roman de Pierre Benoit, qui s'intitulait, en librairie, *les Compagnons d'Ulysse* et dont Jean Choux a tiré un fort beau film. Nulle artiste mieux que Viviane Romance ne pouvait incarner cette femme au sourire de velours, pour laquelle les hommes meurent sans sourciller.

Le titre des *Compagnons d'Ulysse* a, d'ailleurs, été modifié en raison de la séduisante personnalité de Viviane Romance et il s'appelle *Angelica*.

—J'ai accepté de jouer ce rôle avec beaucoup de joie. J'adore les livres de Pierre Benoit et je suis ravie d'être l'une des "belles et dangereuses dames" que son magnifique talent a créées, Georges Flamant me donne la réplique. Il est, lui, le général Ruiz, cet homme âpre et rude que l'amour d'Angélica transforme. Tout en tournant, j'ai lu et relu les *Compagnons d'Ulysse*, afin de me bien pénétrer de leur atmosphère trouble et violente. Pensez: je tiens une maison de danse... J'avoue que c'est la première fois, même à l'écran, que cela m'arrive...

◂▸

Les espoirs de Dolly Mollinger

Ce n'est qu'après la sortie de mon premier grand film français, *Place de la Concorde*, déclare la jolie Dolly Mollinger, que je saurai s'il m'est permis de parler de succès. Et encore, même si j'en obtiens un peu grâce à ce film, je penserai: "Pourvu que ça dure", et je saurai qu'il me faudra travailler encore beaucoup.

Le rôle que j'aimerais le mieux jouer serait celui d'une jeune fille laide qui devient jolie par amour pour un homme.

Réalisez vos propres films en couleurs

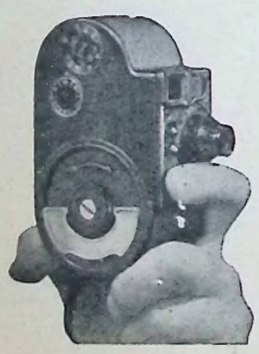
avec le

FILMO 8 CAMERA

s'adaptant à la paume de la main

Pour retrouver les joies de vos vacances et les aventures de vos voyages, enregistrez-les avec un Filmo 8 Camera. Destiné aux amateurs inexpérimentés. L'appareil a été construit par les techniciens qui équipent les studios d'Hollywood. Le Filmo 8 n'a rien de mystérieux. Son emploi est la simplicité même. Grand comme la paume de la main il trouve place dans votre gousset.

$71.50 livré sur un premier versement de $17.00



Renseignez-vous chez tous les marchands d'appareils photographiques

ASSOCIATED SCREEN NEWS LIMITED

1330 OUEST, rue SHERBROOKE
MONTREAL, QUE.

100 OUEST, rue ADELAIDE
TORONTO, ONT.

Liliane Harvey lasse de la vie des champs revient au cinéma

Une bien jolie légende raconte comment la blonde vedette devint propriétaire d'un château seigneurial. Son nouveau film sera "Sérénade" ou "Un Amour de Schubert".

LILIANE HARVEY a fait une fausse sortie, comme on dit en style de théâtre; cependant, cette fausse sortie dura deux années. Pendant deux ans, nous n'avons pas vu passer sur l'écran cette frêle silhouette, enfantine et aérienne, qui dansait, chantait, riait sous nos yeux, avec tant de fluidité, de fraîcheur, qu'on se demandait si l'on avait affaire à une femme ou bien à une fée. Vous vous souvenez du "Chemin du Paradis" aux côtés d'Henry Garat. Ensuite on se demanda ce que Liliane Harvey était devenue. On raconte une jolie histoire tout à fait à la manière des contes hongrois, amoureuse et chevaleresque. Un jour, Liliane Harvey se trouvait en Hongrie, et, à la fin du fatigante journée au studio, elle résolut de prendre quelques jours de congé. Et la jeune artiste s'en alla, entourée d'amis et de soupirants qui lui faisaient une cour discrète, vers la campagne et, soudain, c'est toujours la légende qui parle, Liliane montra une maison ravissante, un château seigneurial, qui avait derrière lui un passé d'art et d'histoire, et elle s'écria : "Comme c'est beau !"

— Vous trouvez réellement ? lui demanda un de ses compagnons.

— Qui donc l'habite ?

— Il vous plaît ? demanda l'ami.

— Comment ne me plairait-il pas ? C'est une demeure féerique.

— Elle est à vous, dit le jeune homme.

Voilà ce que raconte la légende, et elle ajoute que le jeune homm, ému devant la joie de la jeune artiste, ne sollicita rien pour lui, car il considérait qu'il était récompensé par le bonheur qu'il avait fait naître.

Ce n'est qu'une légende. La vérité est tout autre. Liliane Harvey était assez riche pour s'offrir une maison des champs, et elle l'acheta par-devant notaire, en échange de bonnes espèces sonnantes qu'elle avait gagnées. Elle y resta deux ans, et son ambition fut de devenir une excellente fermière, ce qu'elle réalisa, dit-on, avec succès. Ses produits furent primés, et elle en conçut un légitime orgueil.

Cependant, cet orgueil ne fut pas assez fort pour la retenir à jamais bien loin des studios, et elle vient d'y rentrer. Et c'est en France qu'elle a choisi la compagnie qui la fera tourner. Elle joue le principal rôle féminin de "Sérénade", où nous verrons, une fois de plus, Schubert, sous les traits de Bernard Lancret, évoluer au studio.

Liliane Harvey aura également pour partenaires Louis Jouvet et Roger Bourdin, de l'Opéra-Comique. Tout cela présage un film sentimental et charmant, léger et sensible.

Nous avons eu sous les yeux quelques photographies représentant la châtelaine dans sa propriété. Sur l'une d'elles, nous la voyons chevauchant sa jument blanche et rendant visite à sa bergerie. Sur une autre, elle est assise derrière un gros tracteur qu'elle inspecte avec l'autorité d'une technicienne, sur une troisième, nous la voyons partir pour une promenade, dans une calèche découverte, attelée à quatre chevaux, afin de parcourir son domaine dans la grande plaine hongroise.

Avec "Sérénade", c'est un décor tout à fait autre qui l'entoure. Elle se meut dans un ravissant décor blanc que les projecteurs baignent de lumière, d'une lumière nacrée; elle est dans un salon d'un hôtel particulier de Vienne, en 1825. Il y a des fleurs partout, en quantité, des lis, d'énormes glaïeuls roses. Sur la toilette blanche, vaporeuse, exquise, de Liliane, des minuscules bouquets, retenus par des rubans, des épaulettes de petites roses sont posés; elle a encore des roses dans ses cheveux blonds. Et elle s'avance, légère et gracieuse, dans cette blancheur qui lui va si bien. Cela va la changer de ses tracteurs et de sa bergerie.

Le film "Jeunes Filles en détresse" qui traite des ravages du divorce dans les familles a pris Montréal par surprise. Le film est désormais lancé et sera magnifiquement accueilli dans toute la province. André Luguet, Micheline Presle et Marcelle Chantal sont les protagonistes de cette oeuvre franche et saine qui met le doigt sur une grande plaie sociale.

Depuis qu'il est papa Jules Berry n'est plus le même homme

Valentine Tessier, Pierre Renoir, Francine Wells, Jules Berry et Georges Rollin tournent *L'embuscade* d'après la pièce de Kistemaeckers sous la direction de Fernand Rivers.

Valentine Tessier, plus jeune que jamais, interprète le rôle de la mère de Georges Rollin et de Francine Wells. Elle est ravie de jouer ce rôle qui la change, dit-elle, de ceux de mère évaporée ou de femme amoureuse qui lui furent dévolus auparavant.

Jules Berry, dans un autre coin du plateau, marche de long en large en se frottant le menton. Quand on s'approche de lui, il dit: "*Qu'on se dépêche, nom d'un chien, il faut que j'aille nourrir la petite...*" Car Jules Berry a changé, on peut même dire qu'il s'est changé en nourrice, et il attend impatiemment la fin de la journée pour aller voir si bon bébé-fille a souri ou appelé papa.

Il y a là aussi une ravissante Francine Wells qui fut seconde du concours Miss Cinémonde, promotion 38, derrière Mme Sacha Guitry. C'est son premier grand rôle, et elle n'a pas l'air trop émue.

—J'ai joué dans *La Guoaleuse*, dit-elle, et avant d'arriver au cinéma, j'ai fait du théâtre quand j'étais jeune.

—Quel âge avez-vous, Mademoiselle?

—Vingt ans... et je voudrais jouer une comédie, je n'aime pas les rôles tristes.

Nous souhaitons à cette petite Francine beaucoup de rôles gais et beaucoup de grands rôles.

Georges Rollin est devenu un jeune garçon pommadé, très homme du monde qui évolue avec aisance dans un salon Louis XV.

Laissons Francine Wells apprendre les secrets de son papa Pierre Renoir, et pleurer, et se jeter dans les bras de sa maman Valentine Tessier... et sortons de l'embuscade en attendant la présentation du film afin de voir si, eux aussi, en sortent...

José Noguéro, à la guerre, joue le rôle du facteur

José Noguéro est venu pour quelques jours en permission à Paris. Il est quelque part dans le ..... et assume dans son régiment la délicate fonction de facteur.

—Jamais je n'aurais cru qu'on écrivit autant dans l'armée. Je suis submergé de lettres et de colis, du matin au soir. Je classe et distribue, je tamponne et j'expédie. C'est un peu monotone mais quel moment agréable que celui de la distribution du courrier. Il faut voir les visages s'éclairer, les regards briller, les bouches sourire. Hélas! tout le monde n'est pas servi. Il y en a qui jamais ne reçoivent de lettres. C'est triste.

Junie Astor a près de cinq cents filleuls de guerre

Pour chacun elle prépare un colis contenant du chocolat. du tabac et une photo dédicacée.

La guerre surprit Junie Astor en Italie: elle venait d'y tourner *le Carnaval de Venise*, drame musical où elle joue un émouvant personnage de jeune fille auprès de la célèbre cantatrice Toti dal Monte, et y terminait une joyeuse comédie à quiproquos et rebondissements qui la fait apparaître tour à tour en brune et en blonde.

Ayant dit le dernier mot et exécuté le dernier sourire du délicieux rôle à transformations qu'elle tient dans ce film, Junie Astor quitta les splendeurs et le soleil de Rome, sauta dans le train et arriva à Paris.

Aujourd'hui, Junie Astor, qui a pris ses quartiers de guerre, comme plusieurs millions de Françaises, est assise au bord de son divan vert, et elle prépare des colis.

—C'est destiné à mes filleuls de guerre.

—Combien en avez-vous?

—Heu... Dans les quatre ou cinq cents. Je suis la marraine de toute une compagnie d'infanterie, Alors, quelques lainages, quelques livres, quelques gourmandises...

Des bouquins s'entassent sur le bureau par petites piles, prêts à partir avec les tablettes de chocolat et les photos dédicacées de la marraine.

—Figurez-vous, raconte Junie Astor, qu'un de mes filleuls, employé dans un grand magasin parisien, me vendit, il y a quelques mois, de petits objets de jardin pour ma maison. Devenu soldat, il a raconté à ses copains cet épisode de sa vie civile, et l'un d'eux m'a écrit, au nom de tous, pour me demander d'être la marraine de la compagnie... Et puis, il y a les isolés; un mitrailleur, un brancardier, un matelot, qui m'ont envoyé des lettres si touchantes!

Junie Astor lève son visage à la fois doux et aigu, frais et ardent, et ses yeux vert sombre sous des cheveux châtain clair qui ignorent, dans la vie, les coiffures compliquées:

—Et mes filleuls aviateurs! sourit-elle.

—Eux, confie-t-elle, ils sont à C., en ce moment. Alors, je vais aller leur rendre visite...

Heureuse escadrille!

Artistes à la bouche très expressive

Certains artistes français, jouent leur rôle avec leur bouche. Jean Gabin, par exemple, avec ses lèvres minces et serrées, exprime sans effort une résolution farouche. Jean Galland extériorise l'amertume par le même moyen. Et Constant Rémy, avec ses profondes rides en parenthèses de chaque côté de ses lèvres, atteint tout de suite à l'émotion et au pathétique.

"LA DAME DE COEUR" *avec Michèle Morgan*

A la boîte de nuit "La Dame de Coeur", Michèle Morgan est présentée à l'éminent industriel Tramel qui lui propose de l'emmener en vacances. Michèle refuse.

Un autre client de l'endroit Georges Lannes, auquel Michèle a porté chance au jeu, lui donne 3000 francs de cadeau "pour se payer des vacances avec celui qu'elle aime".

Mais l'ami, Henri Guisol abandonne Michèle sans regret. Il a l'esprit ailleurs... puis aime-t-il vraiment Michèle? Celle-ci, désespérée, décide de partir seule.

Le lendemain Michèle arrive à Rocagne-sur-Mer où Arthur Devère lui propose une pension pas cher où elle sera en compagnie de jeunes gens très bien et très gentils.

Gilbert Gil s'intéresse tout de suite à Michèle et celle-ci, oubliant tout le passé, finit par croire qu'elle est une jeune fille comme les autres.

Michèle est aussi courtisée par Jimmy Gaillard, jaloux un peu du succès de son cousin Gilbert Gil. Et Michèle se laisse bercer par toute cette tendresse qui l'entoure.

A une soirée dansante Gilbert Gil avoue son amour à Michèle. Celle-ci est déjà inquiète. Expliquer son passé à Gilbert serait ruiner le beau rêve. Michèle ne dit rien.

Le lendemain pour la fête de Michèle les jeunes gens ont fait des folies. Cadeaux, dîner avec champagne que Devère sert avec bonheur à celle que toute la pension aime.

Tout à coup arrive M. Tramel, oncle des jeunes gens et Gilbert s'empresse de lui présenter Michèle! Le danger est dans la place. C'est la fin du rêve.

Afin que jamais Gilbert ne sache rien, Michèle au petit matin quitte la pension. Par une lettre remise à Devère elle donnera à Gilbert une fausse explication de son départ.

Et c'est le retour au cabaret. C'est la vie d'hier qui recommence et Georges Lannes fera preuve encore d'amitié en proposant à Michèle un tour du monde. En camarades.

Sous la pluie, les lumières du cabaret "La Dame de Coeur" s'éclairent. Le destin de Michèle est scellé. Mais qui sait. . . peut-être au cours du voyage. . . un fiancé. . . l'Amour !

Des vedettes acceptent le martyre pour conserver leur gloire

Une vedette n'hésite pas à offrir son nez au scapel du chirurgien. Une autre se laisser enlever toutes les molaires pour se creuser les joues.--Des exemples d'une cruauté inimaginable.--Les cures et les diètes sévères.

Jeunes filles qui pensez que la vie des vedettes de cinéma est toujours rose, lisez ceci.

Il est reconnu que la beauté, du moins chez les femmes, est le premier atout pour percer au cinéma. Mais on ne sait pas que toutes les vedettes ne sont pas aussi jolies qu'on le pense, aussi jolies que le photographe sait nous les faire voir. Même plusieurs d'entre elles ont dû subir des interventions chirurgicales dangereuses pour garder leur rang de vedettes.

Un exemple entre plusieurs que nous pouvons citer. Vous avez sans doute vu *"Trois de Saint Cyr"*. A vrai dire, il ne s'y trouvait qu'un seul rôle féminin et il était, fort bien d'ailleurs, tenu par une charmante artiste qui a débuté à l'écran il y a plusieurs années. Cette artiste connut d'abord le succès... puis subitement une éclipse quasi totale que personne ne parvenait à expliquer. Or, aujourd'hui il nous est possible d'en donner la véritable raison sans nuire à sa carrière.

La belle personne (on comprendra pourquoi ici il est impossible de la nommer) n'avait qu'un défaut... qui gâtait sa beauté photogénique: elle avait le nez trop long.

Le nez "en boule" comme l'on dit couramment, par un truc de photographe peut être amélioré. Il suffit de glisser un filtre bleu-orange devant la lentille pour estomper les contours trop prononcés. C'est ainsi que l'on photographiait autrefois Gloria Swanson; c'est ainsi que l'on procède chaque fois que Claudette Colbert se présente devant la caméra.

Mais pour le nez trop long, rien à faire. La solution... c'est le scapel du chirurgien. Evidemment l'artiste ainsi affligée hésita longtemps car le risque était grand. A quel maître de la science confier pareille tâche délicate? Quelle assurance avait-elle que l'opération serait réussie? C'était un coup de dé très sérieux à jeter. Pendant trois ans l'artiste prit conseil et exposa son cas, plutôt extraordinaire, aux plus célèbres maîtres de l'art.

Enfin elle se décida et confia ses traits à un chirurgien qui avec une science sans pareille diminua le cartilage de l'appendice nasal.

Si la chose se fut déroulée à Hollywood on imagine déjà le tapage publicitaire qu'on eut fait autour de cette opération. Mais notre héroïne n'est pas de la trempe des "stars" californiennes. Elle risquait beaucoup pour un seul motif qu'elle jugeait assez élevé: son art. Les journaux n'avaient pas à "mettre le nez" dans cette histoire.

L'opération fut un succès complet. Aujourd'hui la jeune vedette vient de repartir vers une nouvelle carrière qui déjà s'annonce plus brillante que jamais. Le cas cité n'est pas unique.

Vous connaissez Marlène Dietrich. La guerre nous empêche pour le moment de la voir au cinéma français. Un contrat qui devait être signé en septembre—et qui le fut effectivement—lui donnait la vedette dans *"Bruges la Morte"* avec Raimu. C'est partie remise et la paix qui viendra bien un jour apportera à l'écran français l'émouvant et mystérieux visage de Marlène.

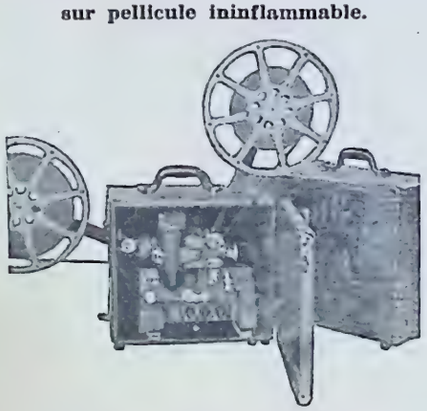
Or, ce visage tel que Dieu le fit n'avait rien d'émouvant et encore moins de mystérieux.

Si jamais vous mettez la main sur une des premières photos de Mme Sieber vous verrez qu'il y a dix ans Marlène avaient des belles grosses joues rondes. Hollywood qui voulait une "vamp" ne pouvait admettre chez Marlène un si bel air de santé.

Savez-vous ce que l'on proposa à la Dietrich? Je vous le donne en mille! On lui suggéra de subir l'ablation de toutes les molaires supérieures. Imaginez que l'on vous "arrache" quatre grosses dents saines simplement pour vous creuser un peu plus les joues afin d'amincir le faciès et lui donner une expression différente.

Eh! bien Marlène Dietrich accepta ce martyre. Le fait est peu connu mais nous le révélons en connaissance de cause. Son authenticité peut être confirmée à bonne source.

Projecteurs Sonores 16m-m
- FILMOSOUND -
et
Films Parlants Français 16m-m
sur pellicule ininflammable.



Ecrivez nous et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer notre catalogue et de vous quoter les prix de vente des projecteurs et le tarif de location de nos programmes.

FRANCE-FILM
Service du 16 m/m ininflammable.
637 ouest, rue Craig, Montréal

C'est la Réelle Saveur de Hollande qui fait du
GIN de KUYPER
le gin de Hollande qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 onces, $1.05 — 26 onces, $2.40 — 40 onces, $3.45

Ce produit se recommande de 245 années d'expérience dans la distillation.

MAISON FONDÉE EN L'AN 1695
Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, distillateurs, Rotterdam, Hollande.

Le Plaidoyer de l'Amour

par

Ubald Paquin

CYRILLE LAMONT, "le jeune et brillant criminaliste montréalais" comme le qualifient les reporters lorsque son nom occupe la vedette des journaux, fumait tranquillement sa pipe dans son cabinet de travail quand, nerveusement et à coups répétés, la sonnerie de la porte se fit entendre. Il regarda l'horloge. Les aiguilles marquaient la demie de onze heures.

Habitué à être dérangé, même chez lui, par des clients mal pris ou leurs amis, il songea que quelqu'un devait avoir besoin de ses services pour ne pas passer la nuit dans la solitude déprimante d'une cellule.

Il se leva et alla ouvrir.

Un homme était sur le seuil, tête nue, les yeux hagards et dans un état de surexcitation extrême.

—C'est ici que demeure Cyrille Lamont?

—C'est moi-même.

Sans attendre d'y être invité, l'homme entra précipitamment, en jetant autour de lui, un regard inquiet.

Il suivit l'avocat dans son étude.

Là, il s'écrasa dans un fauteuil, et demeura quelques instants, la tête entre les deux mains.

Puis, il lança la phrase terrible:

—Je viens de tuer quelqu'un.

Elle tomba, lugubre, dans le silence de la chambre.

La respiration sifflante, hachant ses mots, il continua:

—Ce que je vais vous conter va être long... Il faut que vous m'écoutiez... Vous seul pouvez me défendre... peut-être me sauver... Et puis... j'ai besoin de m'ouvrir à quelqu'un, de décharger ce fardeau qui m'écrase... de vous dire tout ce que j'ai souffert... tout ce que j'ai enduré...

Il se leva, et, comme un fauve encagé, arpenta la pièce. Sa figure était exsangue et ses yeux brûlaient de fièvre.

Cyrille Lamont se leva à son tour.

—Excusez-moi, dit-il, je reviens à l'instant. Un cordial vous fera du bien.

L'instant d'après, il apportait une bouteille de scotch.

Il en versa deux verres, posa le flacon sur la table, et s'installa à nouveau à son fauteuil face à la table.

L'homme le regarda.

—Vous me croyez peut-être fou. Au contraire, je suis lucide, très lucide... je n'ai jamais été plus lucide de ma vie.

Il prit le verre entre ses doigts qui tremblaient, en absorba le contenu d'une seule gorgée, et s'en versa un second.

—Vous consentez à me défendre?... Quelles qu'elles soient, vos conditions me conviennent... Je puis vous payer libéralement... C'est ma vie qui est en jeu et elle vaut plus que tout ce que je possède.

D'un ton amer, il ajouta:

—Bien que je ne croie pas que vous puissiez me sauver.

—Qui sait?

L'homme haussa les épaules.

—D'ailleurs, à quoi bon vivre! je devrais me suicider. C'est ce qui se fait en pareil cas. Je n'ai pas ce courage... ou cette lâcheté... je veux d'abord que vous m'écoutiez... C'est une confession que je veux faire. Il faut que je crie toute la souffrance des dernières années. Vous comprendrez que ce que j'ai fait, je ne pouvais pas ne pas le faire... Et si je suis condamné, j'aurai du moins la satisfaction de croire qu'après votre plaidoyer, ceux qui m'aiment et m'estiment, comprendront mieux mon geste... et peut-être l'excuseront.

—Vous êtes chez moi comme devant un prêtre. Ce que vous direz qui pourrait vous incriminer et vous compromettre demeurera entre nous. Je ne retiendrai de vos aveux que les circonstances atténuantes. Si cela peut vous soulager de raconter toute votre vie, nous avons la nuit entière à notre disposition.

* * *

Tout le monde à Montréal, ou à peu près, connaît Cyrille Lamont, avocat depuis cinq ans seulement, il a brûlé les étapes. Il eut la bonne fortune, dès ses débuts, de sauver un accusé que les circonstances incriminaient fortement. Depuis, il a continué, au prétoire, la série de ses succès. Les nombreux acquittements qu'il a obtenus le classent définitivement dans la catégorie des grands criminalistes.

La criminalogie est pour lui plus qu'un gagne-pain, c'est une science dont il a poussé l'étude jusqu'à la passion. Un meurtre, quel qu'il soit, exerce sur lui, une sorte de fascination. Il aime à remonter jusqu'aux causes lointaines, à faire la part des impondérables qui ont amené l'acte fatal. Et c'est grâce à certaines déductions basées sur des données tout à fait psychologiques qu'il a pu éclaircir des affaires embrouillées et empêcher d'irréparables erreurs judiciaires.

A quelqu'un qui lui faisait la remarque qu'il avait probablement contribué par sa façon de conduire le procès et sa brillante plaidoirie à faire acquitter un coupable, il répondit:

—Et après? L'homme que j'ai réussi à faire acquitter par ses pairs, n'avait jamais commis auparavant, d'acte illégal. Au cas où il serait le vrai criminel, la leçon va lui profiter et je n'ai pas desservi la société en l'y réintégrant. Vous ne croyez pas qu'il vaut mieux élargir quelques coupables que de condamner un seul innocent!

Des études post-universitaires de psychologie le servaient admirablement bien. Avant tout Cyrille Lamont était un psychologue et c'est dans ce fait qu'il faut chercher la clef de ses succès.

Il flaira dans l'individu pantelant devant lui un sujet d'études et d'observations intéressantes.

L'homme avouait avoir tué.

Qui sait dans quelles circonstances et poussé par quel mobile?

Pendant que son interlocuteur se versait une rasade, il le détailla. Son regard pénétrant le fouilla. Il éprouva, de son analyse, une impression de sympathie.

L'homme pouvait avoir entre 40 et 45 ans, peut-être plus. Physiquement, il semblait robuste comme un chêne. De taille moyenne, trapu et ramassé sur lui-même. Les mains énormes—Lamont remarqua qu'il les regardait fixement—dénotaient une ascendance plébéienne.

Il créait une impression complexe, impression de force brutale corrigée d'intellectualisme. Le front large, haut; les yeux très doux sous les sourcils broussailleux, des joues aux pommettes saillantes, des lèvres longues et charnues et un menton carré, arbitraire qui aurait été presque bestial si la ligne des lèvres ne l'avait corrigé.

Bien qu'il était large d'épaules, rien ne laissait transpirer au travers l'habit, une musculature puissante.

Vêtu sobrement, sans élégance, ni débraillé, on devinait, à la qualité de l'étoffe le prix assez élevé de ses complets.

Tous ces détails, Cyrille Lamont les nota en un instant. Ils pourraient avoir leur importance en lui permettant de mieux évaluer l'homme.

Ce dernier, graduellement, avait repris le contrôle de ses nerfs détraqués par les émotions trop fortes qu'il venait de vivre.

Il était calme maintenant. L'inévitable réaction s'était accomplie.

—Vous pouvez être assuré que tout ce qui est humainement possible de tenter pour vous sauver, je le tenterai, lui dit Lamont.

—Merci.

—Personne ne sait où vous êtes dans le moment?

—Personne... je me suis sauvé quand j'ai compris la situation... j'ai erré au hasard, affolé... Puis je me suis rappelé votre nom. J'ai cherché l'adresse dans un annuaire, et je suis venu directement chez vous.

—Vos intentions?

—Me livrer à la police... A quoi bon essayer de fuir?

—Quand j'aurai les détails de l'affaire, nous trouverons une solution. Nous avons, pour le moment, tout le temps voulu à notre disposition... je vous écoute.

Cyrille Lamont posa un bloc-note à portée. L'homme commença son récit:

—Vous connaissez peut-être mon nom: Georges Lafond.

Effectivement, l'avocat constata que c'était un marchand assez bien coté dans les cercles commerciaux de Montréal...

...Et voici l'histoire que conta Georges Lafond... C'est un petit roman qui tient à la fois de l'idylle et de la tragédie. Paul Bourget a trouvé un titre heureux pour qualifier ces vies calmes en apparence, de gens que troublent et bouleversent d'obscures souffrances: "Drame en eau profonde". Rien, à la surface, ne ride l'eau tranquille tandis que dans les profondeurs se jouent, en attendant la catastrophe finale, les luttes terribles de la vie.

II

La terre de Pierre Lafond, dans le rang du Grand Brûlé passait, et avec raison, pour l'une des plus belles et des plus fertiles de la paroisse de Boisjoly. De père en fils, depuis 3 générations, les Lafond l'exploitaient.

Travailleurs acharnés, solides comme des chênes, ils avaient enrichi le patrimoine par des acquisitions successives de terre et de bétail.

Dans ses rêveries d'hiver au coin du feu, Pierre Lafond rêvait pour ses fils un rang plus élevé que celui qu'il occupait. Il regrettait son manque d'instruction par la sensation d'infériorité qu'il en éprouvait quand il se rencontrait au village avec le notaire, le médecin ou d'autres plus cultivés que lui. Son orgueil en souffrait.

Aussi, Georges, qui était l'aîné, n'avait pas atteint sa onzième année qu'il jugea la petite école du rang insuffisante pour lui, et il l'envoya à Montréal commencer ses études classiques.

...(Sur sa vie de collège, le visiteur passa plutôt rapidement)...

Il y remporta des succès signalés. Toutefois, durant ces années de réclusion, son tempérament violent et impulsif se comprima. Il y acquit une certaine maîtrise de lui-même et l'orgueil de ceux de sa race s'atténua dans le rapport quotidien d'égaux et de supérieurs.

Il était à la fois rêveur et pratique. La lecture d'une page de poésie le passionnait et il éprouvait un plaisir cérébral reposant à la solution d'un problème mathématique.

A vingt ans, nanti d'un parchemin qui lui conférait le degré de Bachelier ès arts, il franchit pour la dernière fois la porte de l'Alma Mater.

Dans son village, ces deux lettres ajoutées à son nom pouvait signifier quelque chose mais sur une scène plus grande, c'était bien peu.

Cela, Georges Lafond s'en rendait compte et pleinement compte.

Comme tous les adolescents, laissés subitement en face d'eux-mêmes, devant les routes différentes qui conduisent soit à la réussite, soit à la faillite, il connut l'angoisse inhérente au choix d'une carrière.

Embrasserait-il l'état ecclésiastique? Deviendrait-il ce qu'on est convenu d'appeler "un homme de profession"?

Durant longtemps, au pays, le fils de cultivateur, ses études secondaires terminées n'avait devant lui que ces deux alternatives.

Heureux de ses succès scolaires, s'en affublant comme d'une gloriole personnelle, le père Lafond aurait voulu que Georges n'abandonnât pas la partie, qu'après les vacances, il s'acheminât vers Montréal ou Québec, s'inscrire à la faculté de droit ou de médecine.

L'on avait écarté, après discussion, l'idée de prêtrise.

Le notaire et le médecin étaient, avec le curé, les grands hommes du village. Le père Lafond aurait voulu que son fils fasse partie de cette aristocratie de nos campagnes. Il nourrissait également, pour lui, d'autres ambitions. Il le voyait sur les hustings en pleine mêlée électorale, puis, au soir du scrutin, fêté, banqueté, comme le député de l'endroit.

Le fils en avait décidé autrement.

S'il nourrissait comme ceux de son âge de grands projets de conquête, ils étaient encore mal définis. Le séjour au collège l'avait désaxé. Le vieux fond de terrien perçait en lui sous le vernis de l'éducation.

Ses rêveries d'adolescent, aux heures troubles de la puberté, le faisaient communier davantage avec la nature. Son imagination, bien des fois, avait franchi les murs de pierre pour s'évader au loin vers la campagne que les saisons faisaient verdoyante, brunâtre ou blanche. Il connaissait tous les alentours de Boisjoly, ses ruisseaux coulant entre leurs berges, ses coins d'ombre dans les bois d'érables ou de frênes, ses maisons trapues flanquées de granges chaulées que les portes à deux battants découpaient en rouge.

La terre qui avait fait vivre les siens, dispensé l'aisance et permis ses études coûteuses le tenait par tous les fibres de son être. Il en était l'esclave et, à chaque vacance, c'était avec un plaisir renouvelé qu'il en retrouvait le contact intime.

Les émotions suscitées, c'est avec puissance qu'il les percevait.

Il considérait comme stériles les luttes pour la fortune et la gloire. La renommée, si grande serait-elle, ne pouvait être un but, pas plus que l'argent. Ce n'était que des moyens pour atteindre le bonheur. Ces moyens, il pouvait les envisager froidement et les asservir à ses fins, mais non s'en faire une raison d'être.

Le bonheur résidait dans l'enrichissement de sa personnalité et son élargissement. Il le trouverait avec et par la femme qu'il désirait sans la connaître et qu'il parait déjà de toute la poésie chantant en lui. Le cycle de ses jours aurait sa plénitude et le désir de se survivre deviendrait une réalité.

* * *

Durant les mois d'été qui suivirent la sortie du collège, Pierre Lafond et Georges n'abordèrent qu'une fois les projets d'avenir qui leur tenaient à coeur. Georges répondit évasivement qu'il n'avait qu'un but pour le moment; se reposer jusqu'à l'automne pour consacrer à la carrière qui serait sienne une énergie plus grande.

Il voulait demeurer à Boisjoly.

La ville n'exerçait aucun attrait sur lui.

Avec des livres, un peu de musique, quelques amis avec qui causer de temps à autre la vie s'écoulerait agréablement.

A quoi bon tous ces désirs qui n'occasionnent avant l'assouvissement que la souffrance, et, après, la désillusion.

Sa philosophie était d'ordre réaliste.

Quand il confia à son père, au début de septembre qu'il n'avait aucune intention d'étudier le droit, le notariat ou la médecine, sa décision causa un désappointement profond et il régna, par après, au foyer paternel, un certain malaise.

Cultiver la terre, il n'y fallait pas songer.

CELOTEX
Fournitures d'Acoustique

Acousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipments
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

Jacqueline Delubac vient de lâcher le mot...de Cambronne au dénouement du film de ce nom avec Sacha Guitry dans le rôle du fougueux général. Jacqueline n'a que ce mot à dire au cours de tout le film mais ses cinq lettres suffisent à déchaîner un formidable éclat de rire.

Le frère cadet succèderait au père et, quant à morceler le patrimoine, pourtant suffisant à faire vivre et prospérer deux familles, c'était contre les traditions.

A défaut d'autres choses, Georges alla trouver Lucien Dubeau le plus important marchand de l'endroit et lui offrit ses services.

Il voulait s'initier au commerce.

Il savait qu'un jour ou l'autre, Pierre Lafond se laisserait convaincre, délierait les cordons de sa bourse et consentirait au prêt nécessaire.

Il s'établirait alors à son compte et, en peu d'années deviendrait ce qu'on voulait qu'il fût: le grand homme de la paroisse.

Même, après réflexion, il se dit qu'une incursion dans le domaine politique ne serait peut-être pas désagréable après tout, et qu'il pourrait, comme député, rendre service à son pays et à ses commettants.

Lucien Dubeau accepta ses offres de services et bientôt il s'installait derrière le comptoir du magasin. M. Dubeau dépassait de quelque peu la soixantaine et n'avait pas d'enfant.

Qui sait si un jour il ne lui succèderait pas? Au début, ses nouvelles fonctions l'intéressèrent par l'attrait de la nouveauté mais à mesure qu'il comprenait mieux le rouage des affaires, il y accorda toute son attention, désireux de grossir le chiffre des ventes et d'augmenter, par des transactions avantageuses et une diminution de frais généraux, la marge des profits.

* * *

Ce qu'il avait prévu se réalisa. Au bout de quelques années, Lucien Dubeau assuré d'une aisance suffisante à une retraite heureuse, mit son établissement en vente.

Georges Lafond eut une conférence assez longue avec son père, le gérant de banque et le notaire, et bientôt sur l'affiche qui ornait la devanture du nouveau magasin son nom remplaça celui du précédent propriétaire.

* * *

D'autres années passèrent.

Chacun, dans Boisjoly ne l'appelait plus maintenant que "Monsieur Georges" même les enfants qui le saluaient respectueusement quand ils le rencontraient.

Il possédait, dans le village, une jolie maisonnette entourée d'un jardin, où à temps perdu, il cultivait des fleurs rares. Un couple âgé avait le soin du ménage.

Le soir, après les heures de fermeture, il s'enfermait chez lui, dans son cabinet de travail, avec ses amis les livres.

Le succès lui souriait.

Ses affaires prospéraient. En plus de son magasin, il s'était porté acquéreur d'une scierie située à quelque six milles du village près d'une petite chute d'eau et à proximité de la voie ferrée.

Les gens du peuple ont coutume de dire que "c'est le premier million qui est difficile à faire; les autres viennent d'eux-mêmes". Et c'est une maxime qui possède un vieux fonds de vérité. Il n'y a rien pour engendrer le succès comme le succès.

C'était le cas de Georges Lafond.

Tout ce qu'il entreprenait devenait réussite, et il passait à juste titre pour un "homme à l'aise".

...Et pourtant, malgré les apparences, il n'était pas heureux.

Il était *seul*.

Il n'avait personne à qui s'épancher, se confier, faire partager ses joies et ses peines.

Quand l'audition de belle musique, la lecture d'une page captivante, la vue d'un paysage l'impressionnaient au point de lui causer une sensation, il aurait voulu qu'une femme soit avec lui, qui avait vibré à l'unisson devant ces manifestations de la beauté.

Bien qu'il dépassât la trentaine de quelques années déjà, il ne s'était pas marié.

A des confrères, en visite chez lui, et qui s'en étonnaient il avait répondu:

—Je n'ai pas encore rencontré. Il faudra que celle que j'aimerai, je l'aime plus que tout au monde; que je l'aime assez pour sacrifier, si elle l'exigeait, ce que je possède... et ne jamais le regretter.

III

Et, un jour, l'événement se produisit.

Il rencontra celle qu'il attendait et qui incarnait l'idéal rêvé.

Depuis longtemps, il la connaissait. Depuis toujours pourrait-on dire. Mais il la connaissait comme une enfant espiègle et une couventine naïve et gauche.

Et voilà que subitement, elle lui était apparue dans l'éclosion splendide de sa féminité. Ce fut en lui, fulgurante comme un éclair, la révélation subite d'un amour ardent et qui consumerait sa vie.

Ce soir tiède de juin resterait à jamais gravé dans son souvenir. Un tableau s'imprégnait dans sa mémoire, de grâce rustique et charmante.

Une touffe de pivoines, des pivoines lourdes de splendeur et de parfum. Tout près, une fleur dans la main, la respirant comme si elle renfermait toute la griserie de l'été naissant, *elle* était là, légère, vaporeuse dans sa robe de tulle mauve.

Avant de franchir la grille du jardin, il s'arrêta un instant, contempla le tableau.

Elle leva les yeux vers lui, le regarda, et la voix flûtée traversant l'air, le frappa en pleine poitrine.

—Bonsoir, monsieur Georges.

Les regards se rencontrèrent. Il ferma les yeux un instant comme s'il eût un éblouissement et dit:

—Comment, c'est toi, ma petite Michelle. je ne t'aurais pas reconnue.

Il comprit qu'en cette seconde, quelque

LA FIN DU JOUR

Quand le rideau est tombé...

DÉCOR: Une maison de retraite.
PERSONNAGES: De vieux "cabotins" sans argent.
LE DRAME: Leurs souvenirs dorés.

Une troupe d'acteurs achève une représentation et s'en va; mais l'éternel jeune premier Saint Clair ne la suivra pas: il va, dit-il, se retirer dans "ses terres"! Ce prétendu domaine n'est autre que la maison de retraite des comédiens où il sera simple pensionnaire. Son arrivée y va faire éclat.

Des coeurs de femmes battent! Une ancienne partenaire lui rappelle des temps passés dont il ne se souvient guère. Aucune émotion: le coeur est demeuré dur. Mais dans la maison se trouve aussi Marny qui hait Saint Clair à propos d'une aventure féminine. Il s'aperçoit que Saint Clair fait une cour assidue à Jeannette la jolie serveuse de l'Auberge qui se laisse éblouir par le "grand homme"!

Entre temps, la direction de la maison se trouve en difficultés financières. Aussitôt, Saint Clair qui vient de recevoir une bague de 100,000 francs d'une ancienne amie décide de partir pour Monte Carlo où "il lavera" la bague. Grand émoi dans la maison. Cabrissade, ancienne doublure de tous les grands rôles et qui ne put jamais paraître parce que ces vedettes avaient une santé de fer, voit là un nouveau coup du sort acharné contre lui et tempête. Mais les plus malheureux sont deux vieux toujours amoureux et qu'on veut séparer. Or, les époux doivent légalement rester ensemble.

Saint Clair qui a rapidement dilapidé sa petite fortune revient le jour où l'administrateur annonce que l'oeuvre est sauvée. La presse française a ouvert une souscription en faveur des vieux comédiens.

Saint Clair souffre chaque jour un peu plus de sa solitude, copie d'anciennes lettres d'amour et se les envoie. Un camarade se moquant de lui, affirme qu'aucune femme ne se tuerait plus pour ce Don Juan déchu. Alors une idée fixe va hanter ce dernier. La petite Jeannette si éprise, pourquoi, ne démentirait-elle pas le propos, en se tuant! Il lui suggère de prouver son amour en se tirant une balle. Mais Marny veille. Il a deviné la sinistre comédie. Il intervient et sauve Jeannette. Saint Clair a une crise de folie et finit ses jours dans une maison de santé.
Quant à Cabrissade, ayant raté son premier et dernier rôle, il n'a plus de raison d'être sur la terre. La maison retrouve sa figure de tous les jours. Les passions s'apaisent, les jalousies s'estompent. Tout rentre dans l'ordre.

LOUIS JOUVET

MADELEINE OZERAY

Le comédien Jean Tissier n'a pas mis de temps à se faire connaître de nos cinéphiles. Chacun de ses rôles est un bijou de fine composition.

chose d'infiniment lourd de conséquences venait de s'accomplir.

C'était le coup de foudre. Littéralement.

Il n'était plus, ne serait plus jamais le maître de son coeur.

* * *

Le notaire Germain et Georges Lafond étaient de vieux amis et il arrivait souvent que le marchand allât lui rendre visite et jouer, en famille, une partie de bridge.

Ce soir-là, précisément il dirigeait ses pas vers l'hospitalière demeure quand il se trouva face à face avec Michelle.

Cette enfant, il l'avait vue naître et jamais auparavant, il n'y avait porté d'attention particulière. D'ailleurs il ne la voyait qu'au temps des vacances. Elle était pensionnaire dans un couvent de Québec. L'image ancienne qu'il gardait d'elle se confondait entre la petite fille aux cheveux nattés, et la couventine en robe noire et montante.

Arrivée de la veille, elle avait dépouillé et pour toujours la défroque du passé. Ses cheveux étaient coiffés autrement et la robe légère qu'elle avait revêtue faisait ressortir la sveltesse de sa taille.

Comme la chrysalide se transforme en papillon, l'enfant s'était transformée en femme... Et cette transformation, en surprenant Georges Lafond, l'avait bouleversé.

Il s'avança vers elle.

Narquoise, moqueuse, dardant sur lui ses grands yeux d'un brun chaud, elle lui dit:

—Vous ne m'embrassez pas aujourd'hui, monsieur Georges?

Il se rappela, qu'autrefois, quand elle arrivait chez elle, après son séjour au loin, il l'embrassait à leur première rencontre. C'était un baiser quasi paternel, vestige de l'époque où elle n'était qu'une petite, toute petite fille.

—C'est vrai, j'oubliais.

Il posa ses lvres sur ses joues et le contact de sa chair le troubla.

Il retrouva sa maîtrise de lui-même, lui prit les deux mains entre les siennes et la détailla toute, du bout des souliers à la pointe des cheveux.

Et... elle lui plut immensément.

—Sais-tu que te voilà devenue une belle jeune fille?

Elle sourit du compliment, premier hommage à son charme de séduction.

—J'ai eu dix neuf ans, il y a un mois.

—Ainsi tu as fini tes classes?

—Fini — N-I ni, fini.

—Et tu es contente?

—Très contente.

Tout en gardant l'une de ses mains prisonnière entre la sienne, il se dirigea vers la maison.

...Durant la soirée, il lui arriva, à plusieurs reprises, d'avoir des distractions. Ainsi, une fois, pendant l'inévitable partie de bridge, il oubla de fournir dans la couleur demandée bien que son jeu en contînt au moins trois cartes.

—Vous êtes distrait, ce soir, monsieur Georges, lui dit Mme Germain.

—Ah! c'est vrai! répondit-il en reprenant contact avec la réalité, je rêvais... je pensais à mes affaires.

Espiègle, Michelle lança au milieu d'un rire qui s'égrenait comme des notes hautes de piano sous la glissade d'un ongle.

—Il est tellement heureux que je sois revenue à Boisjoly pour de bon...

Sa mère la regarda, sévère:

—Michelle!

Mais sur le visage de Georges Lafond un sourire large s'épanouit:

—C'est vrai, Michelle... je suis content de te voir revenue.

Et, pour ne pas se trahir, il ajouta, faisant mine de la prendre au sérieux:

—Tu es déjà convaincue que tu vas faire tourner toutes les têtes.

Elle soupira.

—Pour ce qu'il y a de "jeunes premiers" dans le village, ça ne vaut guère la peine de se mettre en frais.

—Et moi?... je ne compte pas?

—Vous?... Vous, c'est différent... Et puis! on ne sait pas... Tout d'un coup, je vous aimerais...

Et de nouveau son rire perla, emplissant la pièce de gaîté et de jeunesse.

—Et tu penses que je deviendrais amoureux de toi?

—Je n'aurais qu'à faire un geste, vous seriez à mes genoux.

—C'est au couvent qu'on t'a enseigné d'être coquette comme cela? demanda sa mère.

—Cela, maman, ça ne s'apprend pas. C'est naturel.

—Tu commences ton entrée dans le monde avec de belles dispositions.

—Ce que je dis, c'est pour parler. Monsieur Georges est bien trop sérieux pour s'occuper d'une petite fille comme moi... je parie qu'il me voit encore avec mes cheveux sur le dos et ma robe de pensionnaire.

—Plus à présent. C'est vrai que je ne te reconnaissais pas tantôt.

—Et si je ne vous l'avais pas demandé, vous ne m'auriez pas embrassée.

—Comment! Tu as demandé à Monsieur Georges de t'embrasser?

—Autrefois, quand il y avait longtemps qu'on s'était vu, il m'embrassait toujours. Où est le mal?

Elle se tourna vers Georges Lafond.

—Eh bien! Vous n'aurez plus à m'embrasser, Maman ne veut pas.

—Tu pourrais dire comme dans la chanson: "Papa n'a pas voulu et maman non plus".

La conversation continua sur ce ton ironique et badin, créant entre les personnes présentes une atmosphère d'intimité.

Georges Lafond avait retrouvé son aplomb de tous les jours et rien, sur ses traits, dans

Jacqueline Laurent et Jean Gabin. Un nouveau couple qui dans "Le Jour se Lève" se taille un tel succès que de l'avis de la critique il faut déjà lui accorder la palme pour 1940. Egale en puissance à "Quai des Brumes", cette production exploite une histoire d'amour d'une richesse d'émotion sans pareille.

---

le son de sa voix, dans ses gestes, n'aurait pu trahir son véritable état d'âme.

Quand il prit congé de ses hôtes, Michelle lui dit:

—Vous reviendrez?

—Certainement... Comme par le passé.

—Pas plus souvent?

—Peut-être...

IV

Impitoyablement, froidement, comme s'il se fût agi d'un autre que lui-même, George Lafond scrutait son *moi* intime et l'analysait.

C'était bien vrai qu'il aimait Michelle Germain. Il le sentait à ce je ne sais quoi de changé en lui et autour de lui.

Le living room lui parut animé d'une présence impalpable et chère... Il la voyait partout; ses inflexions de voix vibraient dans le silence; et son rire chantant et clair résonnait à ses oreilles.

...Il aurait souri et haussé les épaules si quelqu'un lui eût dit qu'il deviendrait un jour, tel un collégien naïf, un amoureux transi, passionné et fou. Car il y avait de la folie dans le sentiment nouveau qui l'agitait. Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Que lui, un homme d'âge mûr, ayant dépassé la trentaine de quatre années déjà, devienne subitement, dans l'espace d'un regard, ce qu'il était devenu, il y avait là, réellement quelque chose d'anormal.

Et puis, était-il bien sûr d'aimer Michelle?

Ne subissait-il pas l'influence du printemps, de l'air chargé d'effluves, du parfum des fleurs, de la griserie du renouveau?

Etait-il sûr de lui même? N'était-il pas, au contraire, le jouet de son imagination, la victime d'une illusion que l'impitoyable réalité se chargerait bientôt de détruire et de piétiner!

Toutes ces questions, il se les posait.

La réponse lui parvint, péremptoire.

C'était vrai, bien vrai qu'il aimait Michelle.

Dans l'instant unique son âme toute entière s'était donnée.

Quoiqu'il advienne, il ne serait plus, ne pourrait plus être ce qu'il était jadis...

Un besoin obscur de dévouement lui gonflait le coeur.

Ne se méprenait-il pas sur le sens de cet amour?

L'habitude n'avait-elle pas tissé, à son insu, des liens qu'il ignorait?

N'était-ce pas de l'affection pure et simple qu'il lui portait, une sorte d'amitié amoureuse où entrait beaucoup de paternalisme?

Ce besoin de dévouement ne décelait-il pas simplement, qu'il la chérissait parce qu'elle était faible et qu'il était fort? N'était-il pas une manifestation de l'instant paternel qui, jamais encore, n'avait pu s'extérioriser...

Ils se rappela le trouble et l'émoi qui l'envahirent quand sa bouche frôla la peau veloutée et douce de ses joues. Il se rappela le désir qui l'effleura de la presser entre ses bras, de la tenir serrée tout contre lui et de communier à sa jeune vie en unissant ses lèvres aux siennes dans un baiser passionné et long.

Il ne pouvait pas douter. Il aimait Michelle... Jamais la vue, ni la présence d'une femme ne lui avait produit un effet semblable.

Il connaissait assez la vie, et possédait sur ses impressions et sur ses actes suffisamment de maîtrise pour ne pas être la victime d'un emballement passager.

Le coup de foudre n'est pas une invention de poète et de romancier... Il existe...

Puisqu'il possédait maintenant la conviction profonde d'aimer, comment devait-il accueillir cette découverte?

Devait-il se réjouir ou se désespérer?

Etait-ce l'indice d'un bonheur immense ou les préludes d'une catastrophe?

Un fossé les séparait, difficile à combler; des obstacles surviendraient difficiles à surmonter.

Ces obstacles, il ne se les cachait pas.

Le plus important, c'était leur différence d'âge. Elle était si jeune. Pas encore 20 ans et lui, dépassait la trentaine.

Il consulta son miroir.

Il était, comme tous les Lafond, solide de constitution et robuste comme un chêne; les traits, sans être affinés, n'avaient rien de disgracieux; aucun fil blanc n'apparaissait encore dans la chevelure opulente et noire. Le teint basané respirait la santé et aucune ride ne coupaillait le visage. Il se sentait en pleine exubérence de force.

...Elle oublierait peut-être son âge...

Une phrase entendue au cours de la soirée, le réconforta: "Les 'jeunes premiers' étaient plutôt rares à Boisjoly".

En désespoir de cause peut-être se tournerait-elle vers lui!

Longtemps, il avait passé pour le meilleur parti de Boisjoly et des jeunes filles, en grand nombre, quand sonnait l'âge de convoler, avaient caressé l'espoir d'unir leurs destinées à la sienne.

Quant à son état de fortune, c'était un atout considérable entre ses mains. Il pouvait regarder l'avenir sans crainte et bien en face.

Le rang social?

Son instruction ouvrait bien des portes et on le mentionnait comme candidat probable à la députation de Québec, dès que le représentant actuel jugerait à propos de prendre sa retraite. Son élection paraissait assurée. Dans dix ans, quinze ans tout au plus...

...Quand il se coucha, ce soir-là, Georges Lafond se considérait un homme heureux.

Il avait retrouvé l'ardeur de sa vingtième année.

Des raisons d'espérer surgissaient.

La vie était belle et bonne. Elle valait la peine d'être vécue.

V

Comme si rien n'était survenu pour en changer le cours, le cycle de ses jours se déroula dans la même régularité. Il ne voulait rien brusquer.

Pas plus souvent qu'autrefois, il n'allait rendre visite aux Germain. Par contre il ne manquait aucun des soirs où il avait la coutume de passer la veillée en leur compagnie.

Soit qu'ils la jugèrent inaccessible, ou pour toute autre raison, les jeunes gens de Fendroit ne se permettaient pas de faire la cour à Michelle,... ou ne l'osaient pas.

De la savoir tout près de lui, de l'apercevoir quelquefois au magasin, de la rencontrer sur la route ou à la porte de l'église, ou de veiller avec elle chez ses parents, tout cela, constituait une infinité de petits bonheurs qu'il savourait et dont il se grisait.

Personne, dans son entourage, ne remarqua, dans sa conduite, rien d'insolite, sauf qu'il s'habillait avec un peu plus de recherche.

Il faisait le siège de la jeune fille, discrètement et ses chances de réussite lui paraissaient d'autant plus grandes qu'elle n'était pas sur ses gardes et que c'est à son insu qu'il gagnerait son coeur. Quand elle s'apercevrait de l'emprise véritable qu'il prenait sur elle, il serait trop tard.

Parfois des bouffées de jalousie lui montaient au cerveau à la seule pensée qu'un autre pourrait la posséder un jour...

Que ferait-il en l'occurrence?

Bien qu'il se surmontât avec facilité... il serrait le poing.

* * *

Les mois passèrent, les mois d'été... Puis vint l'automne, l'hiver et, de nouveau le printemps...

Aucun rival sérieux ne s'était présenté à la conquête de son trésor...

Il était bien venu quelques jeunes gens. Elle les avait accueillis assez froidement.

Son coeur était libre.

Un soir qu'il veillait avec la famille Germain, elle parut s'intéresser plus que d'habitude à la conversation et délaissa le ton espiègle et badin qui lui était coutumier...

Georges parlait d'un important contrat de bois qu'il voulait signer. A quelque quarante milles au nord de Boisjoly, il pouvait obtenir à un prix et à des conditions avantageuses le droit de coupe sur une centaine d'acres de terrain. Le bois était assez beau, lui avait-on dit. Il y avait du pin, et de l'épinette en quantité et aussi quelques variétés de bois franc, érables et chênes. La Rivière Bleue traversait la limite. Comme cette rivière alimentait la scierie, l'on y pourrait faire la drave.

—Quand allez-vous voir cette terre à bois?

—Demain, s'il fait beau.

—Alors, vous m'emmenez?

—Voyons, Michelle, Monsieur Georges fait là un simple voyage d'affaires.

—Alors! Vous n'avez pas confiance en lui, fit-elle avec une moue significative. Moi qui le croyais un si galant homme.

A cette algarade, Mme Germain ne put que hausser les épaules.

—Ça me ferait grand plaisir. Ça me ferait plaisir si tu m'accompagnais. Mais je t'avertis que ce ne sera pas un voyage bien intéressant. Tu vas être obligée de marcher une heure, peut-être deux, dans le bois...

—Et vous croyez que ça me fait peur?

—En ce cas, je n'ai pas d'objections...

Elle frappa des mains.

—Alors! à demain. Quand partons-nous?

—Immédiatement après dîner, à une heure au plus tard.

* * *

C'était une journée chaude de juillet, une journée de soleil ardent...

Deux jours auparavant, il avait plu et la pluie avait nettoyé les arbres qui bordent la route de la poussière que les voitures soulevaient au passage... L'herbe des prairies était plus verte... La terre travaillait... chaque végétation semblait animée d'une vie intense.

L'air était sec.

Cette absence d'humidité rendait la chaleur tolérable.

A une heure, l'auto s'arrêta devant la maison du notaire Germain, la sirène sonna à deux reprises.

Une forme claire traversa la pelouse en courant.

Les pieds chaussés de forts souliers à talons bas, les jambes emprisonnées dans des bas anglais, Michelle avait revêtue un chandail de laine blanche à larges mailles qui lui découvrait la gorge et l'avant-bras.

—Sûr que ça ne vous fait rien que j'aille avec vous?

—Au contraire! Ça me fait plaisir. Mais comme je l'ai dit, ce ne sera pas un voyage intéressant.

—C'est un caprice que je veux me payer.

Quand elle fut assise à ses côtés, elle continua:

—Il faut que je m'évade... je m'ennuie au village. C'est si monotone. Songez qu'il y a longtemps que je ne suis pas sortie... j'ai besoin d'un peu d'activité, de changement. j'étouffe.

Il la regarda, surpris.

Elle venait de lever le voile qui cachait un côté de son caractère. Sans partager ses sentiments, il les comprenait. Le bouillonnement de la sève au printemps fait éclater les arbres... Au printemps de la vie, cette existence enclose dans le calme rustique de la campagne, faisait éclater le besoin de mouvement, d'exubérance, inhérent à ceux ou celles de son âge.

Aurait-elle un secret, un amour caché, comprimé? Cela n'était pas possible.

Elle était si gaie, si joviale, d'habitude.

A un mille avant d'atteindre la scierie, le chemin abandonne la route nationale. C'est un chemin étroit, capricieux dans sa course.

Par contre il y gagnait en pittoresque. Les maisons devenaient plus rares; le bois, plus fourni, plus dru avec des éclaircies, des "déserts" où paissaient de maigres animaux. Parfois, un champ de foin ou d'avoine.

La rivière rongeait le chemin. L'eau en était violacée.

Sur les bords, des touffes de saules, ça et là, s'y penchaient, comme si, d'eux-mêmes, ils avaient voulu mirer leur panache dans l'eau.

Les mésaventures de Stroheim

Lorsque, avant l'autre guerre, libéré du service militaire, il avait quitté l'Autriche et traversé l'Atlantique, il ignorait ce qu'il pourrait faire pour gagner sa vie en débarquant à New-York. Avant tout, il lui fallut travailler. Vainement, il s'efforça d'être correspondant pour la France et l'Angleterre d'une maison de nouveautés. Son ignorance de la langue française fit qu'il fut vite remercié. Alors il était devenu téléphoniste dans un hôtel et finalement il avait cru décrocher le poste idéal, lorsqu'un hôtelier des bords du lac Tahoï en Californie, séduit par sa belle prestance, lui avait offert d'être maître baigneur. Mais voilà! Les eaux du lac étaient si froides que le professeur de natation n'avait pas d'élèves et dut se résigner à devenir le rameur 313 pour promener en barque sur les eaux du lac les clientes de l'hôtel.

Cependant, il lâcha ses rames et successivement fut convoyeur de chevaux, garde forestier, agent de police... et vendeur de papier tue-mouches, jusqu'au jour où recrutant quatre comédiens sans emploi il monta une pièce "*Brothers*" qu'il avait écrite dans sa jeunesse. Quelle récolte de tomates ce fut sur la scène le soir de l'unique représentation! Pourtant il s'entêta, et combien il eut raison! A Hollywood, il fut admis comme figurant pour tourner la *Naissance d'une nation*, avant d'y jouer les grandes vedettes et d'être aujourd'hui un des plus puissants acteurs du cinéma français.

De temps à autre un attelage les croisa. D'autres fois, c'était un camion chargé de planches.

Devant la scierie, l'auto stoppa.

George descendit, fit un tour d'inspection, adressa quelques mots au contremaître, et revint prendre place au volant.

—Vous faites beaucoup de bois?

—La scierie a une capacité de 10,000 pieds de planche par jour.

—C'est payant?

—Je n'ai pas à me plaindre.

—L'on dit que vous êtes riche, l'un des plus riches du village?

—On exagère.

—C'est beau tout de même, à votre âge, d'avoir réussi comme vous l'avez fait. Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vous soyez jamais marié.

—Je n'avais jamais rencontré la femme que j'aimerai... suffisamment... pour l'aimer comme je veux l'aimer.

—"Je n'avais", vous parlez au passé... Vous l'avez donc trouvée?

—Peut-être?

—Ah!... Elle vous aime?

—Je ne sais pas.

Le silence tomba sur cette phrase.

L'Auto gravissait une colline.

La route montait toujours. A certains moments la Rivière Bleue coulait à plus de cent pieds au bas de la route. De cette hauteur l'eau paraissait noire...

A gauche, sur un plateau, une maison de bois rond, un "log cabin" d'aspect imposant attira leur attention. Il était bâti face à un lac aux baies échancrées et qui brillait, sous le soleil, uni et calme, comme du métal.

—C'est le club du Poisson Doré. Il appartient à des sportsmen montréalais qui y viennent pêcher la truite en fin de semaine.

Poursuivant une rêverie intérieure, elle dit:

—C'est beau d'avoir de l'argent.

—L'argent n'est pas tout. C'est secondaire...

—On peut tout acheter avec l'argent... même le bonheur...

"Même le bonheur" se dit-il en lui-même. C'était un peu vrai. Il donnerait toute sa fortune pour être sûr de son bonheur.

A quatre milles plus loin, il stoppa le moteur. On était en pleine sauvagerie.

Le chemin avait à peine la largeur nécessaire pour pouvoir y passer en auto et, encore, entre les ornières, l'herbe y poussait marquée par endroits de taches d'huile.

—Nous voilà rendus.

Ils descendirent tous deux.

—Si tu préfères m'attendre dans l'auto? à ton gré...

—Je vous accompagne.

Le bois n'était pas trop touffu. On y pouvait circuler à l'aise. Georges Lafond s'orienta à l'aide du soleil et de points de repère.

Ils parcoururent une dizaine d'arpents et arrivèrent sur les bords de la rivière.

Le courant était rapide et l'eau, se divisant sur les roches qu'elle frappait, chantait dans un murmure uniforme et berceur.

Il vit une touffe d'aucolle qui poussaient dans une clairière. Il lui en fit un bouquet.

—Je veux que tu emportes un petit souvenir de notre promenade.

Elle leva sur lui ses beaux yeux. Ils étaient graves.

Il se troubla.

L'air du sous-bois était plus doux. La lumière tamisée par le feuillage jouait sur le sol et dessinait des arabesques.

Des anguilles de pins lissées et dorées formaient un tapis moelleux à leurs pieds.

—Reposons-nous, veux-tu? L'après-midi nous appartient.

Ils s'installèrent.

Le silence les enveloppa que brisait seul le clapotis de l'eau.

Une langueur envoûtante gagna Georges Lafond. Il aurait voulu que la minute s'éternisât.

Le silence se peuplait de mots magiques, de musiques ensorcelantes.

Ce fut elle qui le brisa:

—Vous aimez la Nature?

—Je l'adore... Et toi?...

—Oui... mais j'aime aussi le mouvement, la joie, la gaîté..

—Tu es jeune.

Leurs mains se rencontrèrent. Les doigts s'étreignirent.

Des flots de paroles lui montaient aux lèvres... des paroles... pleines d'un lyrisme exalté.

—Michelle! dit-il.

Il y eut dans l'inflexion de sa voix tant de ferveur contenue qu'elle en demeura surprise... Tout à coup, il l'attira sur son coeur et ses lèvres se posant sur les joues de la jeune fille, descendirent vers les lèvres et s'y pressèrent.

Elle répondit à son baiser et il but sur sa bouche l'ivresse de l'amour.

Quand l'étreinte se desserra, elle lui dit:

—Pourquoi avez-vous fait cela?

Il balbutia:

—Parce que je vous aime.

Comme l'eau prisonnière d'une digue s'écoule en torrent, quand, sous la poussée, l'obstacle cède, et même les phrases, avec volubilité, se succèdent.

Tout ce qu'il avait, en lui, de tendresse et d'affection, il le chanta.

Son coeur s'épancha.

Il avoua tout.

Le regard perdu dans un rêve, elle écoutait cet aveu.

C'était la première fois qu'un homme lui disait de telles paroles; elle s'en délectait... et l'émoi faisait battre son coeur.

—Monsieur Georges,... je veux être franche... j'ai une grande amitié... une grande affection... Vous êtes la personne au monde

Mireille Balin soutient le regard de Raymond Rouleau dans "Coups de Feu". Hautaine comme le veut son rôle la belle Mireille pourra-t-elle toujours se défendre d'aimer le bel officier? C'est ce que l'on saura bien un jour.

que j'aime le plus après mes parents... Est-ce de l'amour? Je ne sais pas... Je ne me connais pas encore moi-même.

—Je ne veux pour aujourd'hui qu'un peu d'espoir... que vous me laissiez vous aimer... en silence... Et plus tard... Vous me permettez d'espérer?

—Je vous le permets...

—Et quoi qu'il advienne, tu garderas toujours un bon souvenir de moi?

—Quoi qu'il advienne, je penserai toujours à vous avec douceur... Vous serez toujours mon meilleur ami.

Quand ils se quittèrent ce soir-là, un secret les unissait. Une vague d'optimisme soulevait Georges Lafond et l'avenir lui apparaissait sous les couleurs les plus tendres.

VI

La nouvelle se répandit dans le village comme un coup de foudre.

Le notaire Germain était mort.

On avait vu le docteur Beaupré et M. le curé se rendre en toute hâte à sa demeure.

Peu après, l'on apprit que les secours de l'homme de science avaient été inutiles et que le curé avait dû administrer les sacrements sous condition.

Une syncope de coeur l'avait foudroyé.

* * *

La dernière pelletée de terre recouvrait la fosse. Tout était fini.

Par petits groupes les assistants étaient retournés à leurs occupations quotidiennes.

Il ne restait plus dans le cimetière que George Lafond et Michelle Germain.

Sa toilette sombre faisait paraître son visage encore plus pâle et les yeux avivés par l'insommie le trouaient de deux taches noires.

Appuyée à son bras elle revenait lentement vers la voiture qui les attendait.

—Vous avez été bien bon pour moi, monsieur Georges.

—Je voudrais tant, ma petite Michelle, que le malheur ne puisse jamais t'atteindre. Tu sais que je suis ton ami... ton meilleur ami...

Pour toute réponse les doigts se crispèrent sur le bras qu'ils tenaient, d'un mouvement presque convulsif.

—Et si je puis vous être utile, à ta mère et à toi, vous pouvez toujours compter sur moi .

Quand ils revinrent au village, la vie continuait comme si rien n'était survenu. Comme c'est peu de chose, la mort, pour ceux qui vivent, et qui ne voient en elle qu'un incident banal, qu'on ne peut éviter.

La succession fut plus difficile à régler qu'on n'aurait cru. Le notaire Germain avait fait de mauvais placements ces derniers temps et ses livres accusaient un déficit de $2000. Un billet pour ce montant, et dont l'échéance était due compliquait encore la situation.

Il y avait bien la maison qu'on pouvait hypothéquer... Autant voulait dire la céder.

Quand Georges Lafond apprit ces détails, il s'enferma dans le petit bureau à l'arrière de son magasin, compulsa quelques chiffres et se rendit chez le gérant de la banque.

Comme son crédit était bon, il n'eut aucune difficulté à obtenir, sur la simple garantie de sa signature, le montant voulu.

Il téléphona à Mme Germain, lui demandant de passer le voir pour une question d'affaires. Il exigea qu'elle fût seule et que Michelle ne connût rien de sa démarche.

Dans un geste un peu fou, un peu don quichottesque, il lui remit les deux mille dollars qui manquaient pour qu'elle et sa fille puissent conserver leur petite propriété.

Elle se récria.

—Je ne puis pas accepter...

—Madame, c'est un prêt que je vous fais.

—Mais je ne pourrai jamais vous remettre cet argent.

—Vous me paierez plus tard... sans intérêt... une seule condition: que jamais Michelle ne sache que j'ai avancé cette somme.

—Vous êtes trop bon.

—Je n'ai aucun mérite... Le plaisir de vous obliger...

—Comment vous remercier?

—Acceptez-moi comme conseiller. Si vous me le permettez, je puis m'entendre avec le détenteur du billet... obtenir une réduction. S'il reste un reliquat, je le placerai pour vous. Impossible de refuser, j'exige au nom de la vieille amitié que je portais à M. Germain que vous acceptiez.

Le créancier fut trop heureux d'accepter la réduction que Georges Lafond lui proposa et ce dernier put confier à la mère de Michelle qu'il avait déposé à la banque, à son crédit, une somme de $300.00.

Plus tard, s'il se présente un placement avantageux, cet argent peut doubler, tripler...

* * *

Et les jours passèrent... Le souvenir du défunt s'estompa.

Georges Lafond multiplia ses visites.

Quelques mois plus tard il offrit à la jeune fille sa protection entière et totale.

Elle accepta.

Si elle n'aimait pas d'amour Georges Lafond, elle éprouvait pour lui une grande affection. Il lui inspirait une impression de sécurité que rien ne pourrait entamer.

La raison dicta sa conduite.

Perdue dans ce coin éloigné de campagne, elle risquait, à présent que sa situation de fortune apparaissait plutôt précaire, de voir sa jeunesse se faner dans la solitude. Elle grossirait le nombre des oubliées, de celles qui ont dû refouler au-dedans d'elle-même leurs aspirations.

Tout compte fait, Georges Lafond constituait un bon, un excellent parti.

Il y avait la différence d'âge. Elle était si peu apparente. Solide et robuste de constitution, les ans passaient sur lui sans laisser de traces.

En l'épousant, elle pourrait satisfaire son besoin de luxe. Elle aurait la certitude du lendemain et la satisfaction de voir ses désirs, à peine formulés, se convertir en réalité tangible.

Qui sait si un jour, elle ne l'aimerait pas à son tour du grand amour ardent qu'il lui avait voué.

Le mariage eut lieu dès le début de l'été, fin mai.

Pour lui faire plaisir, il avait fait remodeler à son goût leur maison et il y régnait une atmosphère plus intime, plus chaude. On y devinait la présence d'une femme.

Georges Lafond était heureux, pleinement heureux. Il était si heureux que son bonheur, parfois, lui faisait peur.

Les semaines s'écoulaient dans un enchantement perpétuel. Il semblait n'avoir plus qu'un but: satisfaire ses caprices.

Quand le cher visage sourirait, il en avait l'âme inondée. Une seule ombre au tableau: elle n'aimait pas, comme lui, la grande nature accueillante... elle était moins sensible à l'emprise de la beauté. Comme les peuples heureux n'ont pas d'histoire, leurs premières années de ménage passèrent sans incidents. Il ne vivait que pour elle et son amour, au lieu de s'affadir et de s'atténuer avec le temps, ne faisait que s'affirmer davantage. Il ne désirait rien autre chose que d'être à ses côtés et il lui arrivait de passer des heures sans

Ray Ventura voyage dans "Tourbillon de Paris". Ses collégiens s'en donnent à coeur joie pendant que Coco Aslan a du mal à se dégager de la nacelle.

Michel Simon, qui nous étonne à chaque film par ses transformations, est en grande conversation avec Arletty dans "Circonstances Atténuantes". Si vous aimez rigoler retenez le titre de ce film car Michel Simon y est à son meilleur. Ce n'est pas peu dire.

parler, content et heureux de la savoir là, tout près de lui.

Un jour, elle lui dit:

—Tu n'as jamais songé à t'établir à Montréal?

—Jamais. Pourquoi?

—La vie est bien plus intéressante à la ville, surtout avec ta fortune.

Il la regarda, surpris. Quelque chose lui manquait donc? Sa vie n'avait pas atteint cette plénitude qui fait que l'on ambitionne rien d'autre que ce qui existe dans le présent.

Il ne répondit pas, mais la question qu'on venait de lui poser, lui resta ancrée solidement dans la tête.

Peut-être s'ennuyait-elle? Et il se reprocha son égoïsme de n'avoir songé qu'à lui. Il se rappela leur conversation, lors du voyage dans la forêt. Elle avait besoin d'activité, de mouvement.

Avait-il le droit de contraindre cette femme jeune et jolie, à vivre emmurée dans ce petit village, où les distractions se résumaient à quelques parties de bridge chez des couples plus âgés!

Il choisit l'occasion et ramena la conversation sur le sujet.

—Tu aimerais cela, si nous allions demeurer à Montréal?

Dans un mouvement de joie qu'elle ne put céler, elle lança:

—Je n'osais pas te le demander.

Il comprit alors tout ce qu'elle avait dû souffrir, sans jamais l'avouer, de cette réclusion qu'il lui avait imposée. En même temps la tristesse l'effleura.

Quelle décision prendre?

Il n'y en avait qu'une. Sacrifier tout son passé, se déraciner de lui-même. Ce coin de terre ancestral lui tenait au coeur. Chaque visage lui était familier; chaque coin de paysage évoquait un souvenir. Il faudrait abandonner tout cela; Changer ces horizons vastes, cet air vivifiant, cette vie forte et saine pour l'enserrement des villes avec son air vicié par la fumée des usines, et la vie fébrile qu'impose, à qui ne veut pas succomber la lutte quotidienne.

Il en prit son parti. Quand il annonça sa décision, la joie intense qu'il vit rayonner sur les traits de l'aimée le récompensa du sacrifice déchirant qu'il allait accomplir.

* * *

Réaliser son avoir, écouler ses valeurs sans subir trop de pertes lui prit quelques mois.

Michelle vécut d'espérance. Ensemble ils faisaient des plans pour leur nouvelle vie. Ils ressemblaient à ces collégiens qui tracent pour les vacances prochaines tout un plan d'action. Au coin du feu, ils rêvaient, elle, appuyée sur son épaule, à ce que serait leur existence future.

Pour justifier leur acte, elle disait:

—Tu sais, Boisjoly n'est pas assez grand pour toi. Tu y enfouis ta valeur...

Il souriait.

—J'allais devenir député un jour... Mais là où tu es je suis heureux... je n'ai d'autre ambition que ton bonheur.

Bientôt il annonça que la sclerie était vendue et qu'il avait un acheteur sérieux pour le magasin.

Ensemble ils allèrent à Montréal passer quelques jours, et, quand ils revinrent, pour les arrangements définitifs qui les libéreraient des dernières entraves, leur logement était loué de même que le magasin où Georges Lafond, puiserait dans le commerce, l'argent nécessaire pour permettre à Michelle de tenir un haut rang.

VII

Georges Lafond avait fait venir de Boisjoly un jeune homme, qu'il avait pris à son emploi dès la fin de ses études commerciales et qu'il avait toujours protégé: Pierre Beaudry. Il en fit son homme de confiance.

Georges Lafond, arrivant à Montréal avec un capital assez rondelet, n'avait pas manqué de prospérer. Il possédait un stimulant précieux en la personne de sa jeune épouse. C'est pour elle qu'il travaillait et elle lui insufflait une ambition toujours renouvelée.

Il devint vite une personnalité du monde des affaires, fit partie de la Chambre de Commerce, du Board of Trade, et de nombreux clubs.

Dans le milieu social qu'elle s'était créé Michelle dont la beauté s'épanouissait avec la maturtié de l'âge, ne manqua pas d'être bientôt très populaire. Son mari s'enorgueillissait de ses succès.

Bien que la vie mondaine n'exerçât sur lui aucun charme, il avait consenti à l'accompagner dans quelques soirées. Il y faisait un peu figure à part. Il y était mal à son aise et se rendait compte qu'il n'était qu'un paysan légèrement dégrossi.

Un soir, il se fit remplacer par Pierre Beaudry à un bal qui attirait l'élite Montréalaise. Ne se sentant pas de goût pour l'accompagner et ne voulant pas priver Michelle du plaisir qu'elle anticipait, il la confia aux soins du jeune homme.

Pierre Beaudry avait à peine 28 ans. Il était grand, élégant, dansait à ravir et n'avait pas pris de temps, après son arrivée dans la métropole, à acquérir les manières d'un homme du monde.

Georges Lafond était loin de se douter qu'il posait lui-même les assises de son malheur, et que, de ce geste irréfléchi, dépendrait la catastrophe finale.

Il était trois heures du matin quand le couple rentra. Il les attendait; il avait hâte d'entendre raconter les péripéties de la soirée. Michelle fut moins expansive que d'habitude. Elle dit simplement qu'elle s'était bien amusée.

A mesure que de nouveaux noms s'ajoutaient à la liste de leurs relations, Georges Lafond devait travailler avec une ardeur et une énergie plus grande. Leur train de vie augmentait. Ils logeaient maintenant à Outremont où ils étaient propriétaires d'un joli cottage. Pour sa fête, il lui fit cadeau d'un auto, dont elle se servirait pour son usage personnel.

Il avait remarqué qu'elle se détachait un peu de lui.

Absorbé par le souci des affaires et celui d'augmenter sa fortune, il prodiguait moins qu'autrefois les marques extérieures de son amour. Mais son amour était le même. Le mobile de ses actions, l'objet de ses pensées, c'était Michelle. Pour elle, il s'acharnait à gagner le plus d'argent possible. Il voulait l'entourer de confort et de luxe. Un projet qui lui tenait à coeur le réconfortait. Il y trouvait des raisons d'espoir.

Il se proposait une vacance de plusieurs mois, une longue vacance qu'ils passeraient en Europe. Une recrudescence d'affection et d'amour naîtrait de ce voyage et ils revivraient leur lune de miel, une nouvelle fois.

Un événement imprévu dérangea ses plans.

Il y avait, quelque part, dans ses affaires, un coulage dont il essayait de trouver la cause. Une enquête discrète lui en fit découvrir l'origine...

Ce fut un dur coup. L'homme qu'il avait aidé, à qui il avait accordé sa pleine et entière confiance, le trompait indignement.

Il le volait.

Malgré sa répugnance à se laisser convaincre, il ne put douter devant le fait accompli, que Pierre Beaudry n'était qu'un vulgaire voleur... un individu sans conscience.

Il le fit venir à son bureau pour une explication. Elle fut pénible... Les paroles s'envenimaient... des mots cruels se croisèrent, comme des armes dangereuses.

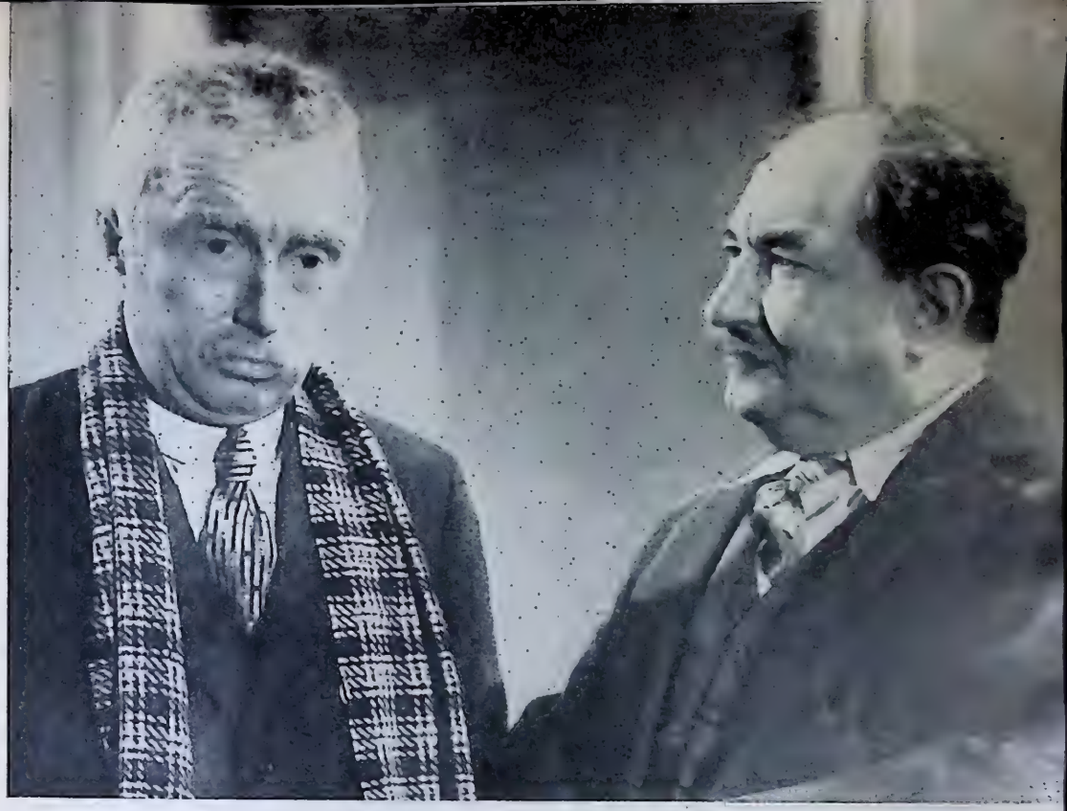
Aprs avoir montré la défalcation, Georges Lafond sévère et froid, dit à son employé:

—Je devrais te faire arrêter... Par pitié pour tes parents, je n'en ferai rien. Mais je ne veux plus te revoir jamais en face de moi, jamais. Je ne me contrôlerais peut-être pas. Ce que tu as fait est pire qu'un vol. Tu as dé-

D'une manière générale, les gens qui boivent de la bière sont modérés dans leurs goûts et leurs habitudes. Pour eux, la bière n'est pas seulement une boisson délicieuse et saine, mais c'est aussi un breuvage qui procure une réelle satisfaction tout en restant dans les limites de la tempérance. On y trouve du malt pour la digestion, du houblon pour l'appétit, du sucre pour l'énergie et de la levure pour la vitalité. En vérité, la bière est le breuvage du peuple.

Sobre en tout — la Bière me suffit

Noël Noël n'a pas l'air bien convaincu des arguments de Marcel Vallée. C'est une scène de "La Famille Duraton", le premier film français consacré exclusivement à la radio. On est sûr de bien rigoler avec ces deux comiques.



truit ma confiance en l'humanité... Tu es le plus bas, le plus indigne des êtres... Rappelle-toi ce que je te dis... je ne veux plus te revoir... Si je te rencontre sur mon chemin... Tu me comprends?

Il se leva pour signifier que c'était tout... qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

Mais le jeune homme se révolta. A son tour, il accusa.

—C'est de votre faute.

—Ma faute?

—Oui! Votre faute!... J'aime votre femme. et c'est pour pouvoir sortir avec elle, pour la traiter selon son rang que j'ai volé... Et c'est vous qui êtes responsable de cet amour.

Un afflux de sang monta au cerveau de Georges Lafond. Il siffla entre ses dents.

—Assez!... Et si je t'entends... encore... mentionner le nom de ma femme... je t'abattrai comme un chien.

—Rassurez-vous!... je ne suis pas son amant... mais je le serai...

Et sans que l'autre ait eu le temps de se ressaisir il sortit en faisant claquer la porte.

Georges Lafond se sentit comme assommé par l'imprévu de cette révélation et de la menace qu'elle impliquait. Il demeura quelques instants, immobile, hébété, les yeux obstinément fixés vers le sol...

Qu'un autre possède Michelle! Jamais. Un frisson le secoua. Des pensées lugubres tourbillonnèrent dans sa cervelle.

La tentation le secoua de courir après le jeune homme, de lui serrer la gorge jusqu'à l'étrangler... Il appela toute son énergie, toute sa volonté à la rescousse et retrouva, du moins, en apparence, la maîtrise de lui-même.

* * *

Vaguement, obscurément, il sentait qu'un danger le menaçait. Sa vie, plus que cela, son amour était menacé et l'ennemi pouvait frapper dans l'ombre, le frapper dans son coeur. dans son orgueil... Et il se surprenait, à certains moments, à douter de sa femme. Il fouillait alors ses yeux clairs de son regard ardent. Mais rien ne troublait la sérénité du cher visage... et la confiance renaissait... et il se maudissait d'avoir soupçonné, ne fut-ce que l'ombre d'une seconde, la fidélité de l'épouse.

Avec le temps ses craintes disparurent; il oublia l'incident. Il l'oublia avec d'autant plus de facilité qu'il était pris dans l'engrenage d'opérations financières qui absorbaient et son temps et ses pensées...

Et un soir, la catastrophe redoutée, se produisit... En entrant chez lui, il entendit un murmure de voix dans le living room.

Sur le seuil de la porte, il resta figé... Il était là, lui, le seul être qu'il détestait au monde parce qu'il avait abusé de sa bonté.

Il était là, sur le même divan qu'elle. Dans ses yeux, il y avait la joie du triomphe. Il y avait autre chose aussi, de l'ironie, du mépris, la satisfaction d'une vengeance assurée...

De petites flammes rouges vacillèrent devant Georges Lafond. Il lui sembla que son *moi*, subitement, l'abandonnait. Un autre être domina, féroce, cruel, assoiffée...

Il ne dit pas un mot, et demeura à la même place, terrible dans son immobilité... Le sang se retirait de ses joues; ses narines se serraient, sa gorge se séchait.

Souriant et narquois, Pierre Beaudry se leva, et fit mine d'aller vers lui, la main tendue.

—Bonsoir Monsieur Lafond... Je savais que votre femme était seule et j'ai voulu lui tenir compagnie... Vous ne m'en voulez pas... Il continua, ironique.

—Je vois que vous la négligez...

Comme un automate, lentement, les membres tendus Georges Lafond avançait vers lui...

Et tout à coup, quand il fut à quelques pas du jeune homme, les bras se détachèrent du corps, les deux mains saisirent la gorge que les doigts étreignirent...

Rauque, haletante, la voix, dans le silence, s'élevait.

—Misérable!... Deux fois misérable...

Surprise par cette scène dont elle ignorait la signification, Michelle, affolée, cria:

—Georges! Georges!... Tu es fou... Voyons Georges...

Il imprima un mouvement aux bras, dégagea sa prise et l'homme alla s'écraser sur le sol, donnant de la tête, sur le coin d'un meuble...

Le sang coula, tachant le tapis, et le corps demeura rigide, inanimé.

Georges Lafond se rendit compte soudain de l'énormité de l'acte accompli... Il avait tué son rival... Sans se soucier de Michelle, il partit comme un fou. Il erra par les rues de Montréal essayant de voir clair en ses idées. de les coordonner... Que lui importait la vie maintenant! Il n'avait plus aucune raison d'exister... Tout était fini! complètement fini...

Il se rappela soudain le nom du criminaliste Lamont .. .. ..

Notre roman feuilleton — **par Maurice Constantin-Weyer**

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film
sous le titre
"LA LOI DU NORD"

Je me pris à espérer que les affaires tourneraient ainsi. Que l'avancement de Dal en souffrit, rien de plus certain. Rien de plus certain aussi que la compensation que lui offrirait Robert serait éclatante. Et puis, le "vieux Blackwell" lui-même tenait-il tant que cela à la capture de Shaw ? Blackwell était un vieux soldat, plein de mépris pour le pouvoir civil, et parfaitement capable d'avoir haussé les épaules en signant l'ordre de service qu'il avait envoyé à Dal. Les lois de l'immigration ne devaient pas représenter pour lui quelque chose de bien sacré. Son métier était de faire régner la paix sur le Nord-Ouest. Or, ni Shaw ni Jacqueline ne troublaient la paix du Nord-Ouest, ni du Canada. Leur extradition n'avait pour but que d'empêcher le Cabinet Canadien de recevoir des notes désagréables de la part des Etats-Unis. Et je me demandais ce qu'auraient pu répondre les Etats-Unis si le gouvernement canadien lui eût dit simplement "qu'en dépit de toutes les recherches, les délinquants avaient pu quitter le Canada pour une destination inconnue".

IX

DALRYMPLE

Dalrymple partit un jour seul pour aller à la chasse. Je lui avais proposé de l'accompagner, mais il m'avait répondu qu'il aimait autant être seul. Cela m'avait été dit d'un ton bourru. Mais, dans la solitude, quand quatre personnes sont ensemble, il y a des moments où l'une d'entre elles trouve que les trois autres sont gênantes.

Cela amène d'ailleurs à des réflexions philosophiques assez imprévues. L'homme ne tient pas du tout à vivre en société. Il ne se groupe que par une sorte de lâcheté. Il préférerait la solitude — seule ou à deux — mais il a peur de cette solitude. En réalité, les misères de notre corps nous font nous gêner les uns les autres.

Je m'en apercevais bien. Notre intimité diminuait. Et, plus particulièrement, j'évitais Jacqueline et elle m'évitait. Je savais très bien que nos corps étaient l'obstacle. Ce sont les âmes qui souffrent de la promiscuité. Mais c'est la chair qui crée cette promiscuité.

La façon bourrue dont Dal m'avait signifié son désir de prendre une journée de liberté — il arrive que le geôlier soit aussi captif que ses prisonniers — ravivait en moi ce souvenir douloureux des misères de notre corps.

Je tentai de me purifier aussi bien que je le pouvais en prenant un bain de vapeur, dans notre petite "loge à transpirer" que nous avions plus ou moins perfectionnée. Ma sudation dura peut-être une demi-heure, pendant laquelle mes guenilles prirent tristement l'air sur la neige. Bien frictionné de neige, rhabillé, je me sentis un tout autre homme.

Il faisait doux, ce jour-là. Le thermomètre était bien près de la glace fondante et un soleil joyeux m'incitait à la promenade. Je remontai vers le Nord et j'allai explorer le col que nous aurions pu franchir, si nous avions connu la géographie exacte des Montagnes Rocheuses.

Il aurait suffi d'un très faible hasard pour qu'à cette heure-ci, nous fussions en train de dévaler joyeusement les pentes mystérieuses couvertes de grands séquoias, aux reflets bleus, qui ombragent ces larges rivières chères aux saumons, au lieu de passer des jours moroses à essayer de reprendre de la chair et des muscles, pour repartir vers la Civilisation. Et la Civilisation c'était la mise en cage de ce charmant oiseau qu'était Jacqueline, et l'internement définitif de Shaw.

Cet internement définitif ne faisait aucun doute pour moi tant que vivrait l'ancienne épouse. Et j'admirai la puissance de la haine, capable de poursuivre victorieusement un homme à des milliers de kilomètres et s'appuyant pour satisfaire ses désirs, sur la justice elle-même. Il y a de quoi vous rendre anarchiste !

Comme nous sommes pleins de contradictions, il avait suffi que je me sois éloigné pendant deux heures de mes compagnons pour recommencer de les aimer et d'avoir envie de leur présence.

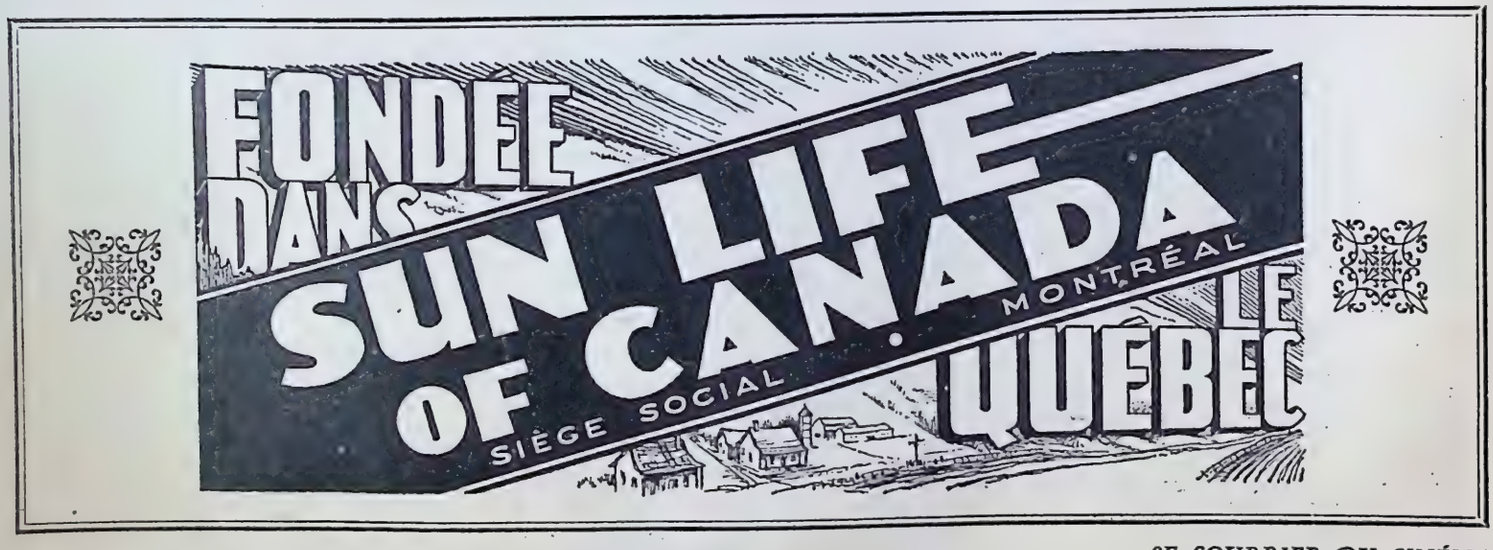
Nous convînmes que c'était vraiment délicat de la part de Dal de nous avoir ménagé une journée pleine à nous tout seuls. Il nous donnait tant qu'il pouvait l'illusion de la liberté. Après tout, l'homme a-t-il jamais plus qu'une illusion de liberté ? Nous pouvions aller et venir et dire ce qu'il nous plaisait de dire, sans avoir à ménager la délicatesse de notre geôlier.

Je sais bien que Dal se serait bouché les oreilles, si nous avions parlé devant lui de quelque chose qu'il ne devait pas entendre. Mais nous avions beaucoup de respect pour lui parce qu'il était lui, et, aussi, à cause de ce Service de Sa Majesté qu'il représentait. Quand je pense comment Sa Majesté représentée par un simple caporal de police avait pu "en mettre plein les yeux" à un Yankee républicain, comme l'était Shaw, quel témoignage en faveur de la monarchie britannique? Et vous avez vu d'ailleurs quel personnage cornélien elle faisait d'un de ses plus humbles serviteurs!

Il faisait si doux, ce jour-là, que nous demeurâmes longtemps assis sur un tronc d'arbre mort. Ce temps doux présageait une chute de neige et les premiers flocons tombaient quand nous regagnâmes notre caverne.

Dal n'était pas encore de retour. Nous l'attendîmes autour d'un grand feu. Cette journée de liberté nous avait changé le cours des idées et nous nous sentions, tous trois, presque heureux. Shaw fut éblouissant de gaieté et nous lui donnions la réplique.

Nos estomacs sonnèrent l'heure du dîner. Il n'y avait pas de cérémonies à faire entre nous et nous déclarâmes que Dal mangerait quand il rentrerait. Nous avions fait bonne chasse les jours précédents, et, grâce à Dieu, le tard-venu aurait autre chose que des os à broyer. La promenade nous avait donné un appétit féroce et le gigot de mouflon disparaissait rapidement. C'était une bonne viande tendre et juteuse, rôtie à la perfection au rose tendre. De quoi faire circuler dans nos veines un sang jeune et vif.



Nous veillâmes tard, et personne de nous, je crois, ne fit allusion à l'absence de Dal.

* * *

Nous nous réveillâmes tard, le lendemain, et la première chose qui nous frappa, c'est que Dal n'était pas de retour. Dehors, il ne faisait pas très froid, mais la neige tombait à gros flocons.

—Dal se sera égaré, dit Jacqueline.

Je ne le pensais pas. Un type comme Dal, qui a passé quelques années à courir la solitude, ne s'égare pas pour quelques flocons de neige... Et je pensai à l'accident... Mon premier cri fut égoïste.

—S'il lui est arrivé quelque chose, voilà Robert dégagé de sa parole.

—Vous pensez, dit Robert lentement, qu'il a pu lui arriver quelque chose?

—Je pense tout au moins qu'il faudrait un autre temps que celui-ci pour que Dal ne puisse pas retrouver son chemin.

—En ce cas, dit Jacqueline, il faut nous mettre à sa recherche.

—Ce qui, ajoutai-je, est plus aisé à dire qu'à faire. Il a neigé toute la nuit et les traces de Dal sont certainement en grande partie oblitérées.

—Il faudrait, dit Shaw, savoir dans quelle direction il est allé.

—Il m'a dit qu'il pensait trouver du mouflon du côté de la "Femme saoule".

Ce nom "Femme saoule" avait été donné par nous à un rocher qui avait un peu l'aspect d'une femme et qui se penchait d'une façon inquiétante.

—Il y a, pour y arriver, dit Robert, un petit glacier. Il n'est pas très méchant. Mais on ne sait jamais. Je vais emporter les cordes.

Et nous nous mîmes en route.

* * *

Le paradoxe continuait. Nous étions à la recherche de l'homme que nous avions fui avec tant d'acharnement. A supposer que nous lui eussions échappé et qu'il nous fût arrivé quelques mois plus tard de lire dans un journal: "On a retrouvé le corps du caporal Dalrymple disparu dans les Montagnes Rocheuses depuis plusieurs mois", je pense que la lecture de cette petite phrase eût amené sur nos épaules un certain frisson. Nous aurions bien été gênés pendant... mettons trente secondes. Le temps de dire: "Pauvre Dal!"

J'étais probablement le plus endurci de tous, — cela tenait à une vie de luttes contre la nature — et, cependant, pas plus que Shaw et Jacqueline, je ne pouvais me faire à l'idée de laisser notre compagnon sans secours. J'ai dit "compagnon" et voilà le secret de la chose. Dal était tout ce qu'on voulait. Mais il était notre compagnon.

—C'est très flatteur, dit Shaw, d'avoir pour compagnon une émanation du roi d'Angleterre. N'êtes-vous pas frappé, Louis, du fait que Dal participe en quelque sorte de la personnalité de Sa Majesté? Je n'aurais pas pu avoir l'idée de ces choses-là aux Etats-Unis, voyez-vous? Il ne me viendrait pas à l'idée de respecter la parole que je donnerais à un de nos shérifs, par exemple.

—Je me demande, dis-je, si votre shérif aurait l'âme d'un gentleman. Tout est là.

—C'est bien ce que je voulais dire. J'en viens à croire, Louis, que les rois ont vraiment le pouvoir de créer une aristocratie, même quand ils ne jugent pas nécessaire de lui donner un titre nobiliaire. C'est horriblement vexant pour un peuple comme le nôtre. Ne trouvez-vous pas?

—Bonté du ciel! s'écria Jacqueline. Ne pensez-vous pas qu'il est plus urgent de retrouver Dal que de philosopher?

C'était la sagesse même, et nous nous remîmes en route.

* * *

Il était, je l'ai dit, inutile de vouloir chercher les traces de Dal. La neige les avait recouvertes. Il nous fallait donc chercher à deviner où le caporal avait pu diriger ses pas. Selon toutes probabilités vers un petit massif situé plus au sud, et où les mouflons avaient l'air d'être assez nombreux. C'était un lieu que nous n'avions fait qu'entrevoir, d'un peu loin. De beaux rochers y découpaient des architectures fantastiques. Et, pour parvenir jusqu'à ce lieu austère et grandiose que nous pouvions imaginer, il fallait traverser un glacier.

Nous mîmes un certain temps à trouver un passage.

Le bas du glacier était impraticable, comme il arrive généralement. Il se terminait par une chute de séracs extrêmement abrupte. Au bas de cette chute, il y avait une caverne glaciaire, d'un bleu vert profond et un torrent en sortait, se perdant presque immédiatement sous une carapace blanche. Nous l'entendions gémir et gronder dans sa lutte.

Ce lieu était un champ de bataille de la nature. D'énormes blocs, arrachés aux flancs de la montagne, avaient été charroyés par le glacier et abandonnés à mesure que le glacier opérait son mouvement de recul. Nous nous débattîmes un bon moment dans ce paysage chaotique, cherchant en vain le chemin que nous pourrions prendre.

Shaw finit par trouver un passage assez précaire le long d'une arête rocheuse. Et nous nous encordâmes. Si Dal, médiocre alpiniste, s'était risqué seul par des chemins pareils, il n'était pas étonnant qu'il lui fût arrivé une catastrophe...

Pendant les haltes que nous étions fréquemment obligés de faire, je réfléchissais à ce que signifierait pour nous un accident mortel survenu au caporal. Sa mort avait pour effet de libérer Shaw de la parole qu'il lui avait donnée. Elle ouvrait de nouveau les portes de la liberté.

C'était un aspect de la question que j'avais déjà envisagé. Et je ne doutais pas que Robert et Jacqueline eussent des pensées parallèles aux miennes. Mais ce sont là des choses dont on évite de parler quand on se trouve en certaines situations. La mort de Dal pouvait être notre salut. Je crois que ni Shaw ni Jacqueline n'auraient maintenant payé de gaieté de coeur une telle rançon. Rien de plus angoissant pour des captifs que d'aimer leur gardien.

* * *

Que cet endroit eût pu attirer un chasseur, nous en eûmes bientôt la preuve. La première arête de rochers franchie, nous nous trouvâmes sur une large esplanade et la neige nous révéla des traces fraîches de mouflons. Elles se dirigeaient vers le glacier. Un homme ne passe pas partout où passe un mouflon, mais peut-être ces bêtes nous mèneraient-elles vers un endroit praticable.

Nous suivîmes donc leurs traces et nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir. Elles abordèrent le glacier par une pente d'éboulis assez raide, mais qu'on pouvait descendre sans danger, en prenant certaines précautions.

L'état du glacier était franchement mauvais. Beaucoup de crevasses disparaissaient sous la neige, qui formait des ponts dangereux. Je commençais à connaître assez la montagne pour être assuré qu'un glacier enneigé est toujours un ennemi sournois, et qu'on ne saurait prendre trop de précautions vis-à-vis de lui.

Shaw, suivant son habitude, avait assumé le rôle de chef de corvée. Il sondait la neige, prudemment, s'aidant pour cela d'un bâton, et Jacqueline et moi étions perpétuellement attentifs à tenir la corde bien tendue et à assurer notre équilibre en vue d'une glissade possible.

Nous passâmes la journée à battre le glacier. C'était le plus impressionnant que j'aie vu jusqu'alors. Aux endroits où le vent avait balayé la neige, il apparaissait d'un ton extraordinaire, comme taché de sulfate de cuivre. Mais c'était là un genre de beauté qui donnait le frisson.

A certains endroits, les crevasses s'ouvraient sur de véritables abîmes et l'oeil plongeait en vain entre les parois d'un bleu glacial sans parvenir à discerner le fond. Si Dal était tombé dans un de ces gouffres, il était inutile d'espérer le retrouver. Je me rappelle que nous nous assîmes tous trois sur un des ces blocs de pierre que les avalanches projettent jusqu'au milieu des glaciers et que nous demeurâmes un moment, tous trois, à nous regarder, dans un désespoir qui confinait à la stupidité.

(*Suite et fin au prochain numéro*)

Une très récente photo — avec signature — de la gentille Simone Simon. Le public attend avec impatience "Cavalcade d'Amour" qui nous permettra de revoir la frimousse sympathique de l'excellente petite comédienne qui, à notre avis, délaisse un peu trop le cinéma.

Analyse et Critique des Films

Les trois mères

Comédie dramatique

Réalisation: *Jean Boyer.*
Auteur: *André Birabeau.*
Musique: *Van Parys.*
Interprétation: *Michel Simon, Gabrielle Dorziat, Arletty, Jean Paqui, Marguerite Moreno, Jeanne Lion, Jane Lory, François Perrier, Gisèle Préville et Pierre Larquey.*
Production: *Héraut-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Un film absolument délicieux, d'une finesse et d'un sentiment rares. Louons sa grâce, son tour familier, ses nuances tendres et la cocasserie très fine de ses tableaux où trois "mères" d'âge différents viennent arracher un jeune homme de 18 ans à la neurasthénie et aux grosses bêtises de son âge. L'intérêt qui nous attache aux personnages est assez puissant pour que nous subissions le doux sortilège d'un film intelligent, racé et doté d'un dialogue de classe.

SCENARIO.—*Gilbert, dont le père est constamment en voyage, ne connait pas la véritable affection maternelle. En effet, sa mère est morte à sa naissance et son père s'est remarié et a divorcé trois fois. Gilbert s'est épris d'une chanteuse de cabaret. Pour elle, il a volé son patron et tenté de se suicider. A son chevet d'hôpital, ses trois demi-mères sont accourues et se sont rencontrées. Les trois femmes essayent chacune à leur manière, de redresser l'esprit et le coeur de l'enfant qu'elles ont aimé. Elles conviennent cependant qu'à elles trois elles ne font pas une mère véritable. Sur ces entrefaites, le père rentre. C'est lui qui rendra le courage à son enfant en accomplissant auprès de lui son devoir de père et de protecteur.*

TECHNIQUE. — Le film est remarquablement conduit, monté et dans de ravissants décors, nous suivons les tableaux amusants, émouvants, ironiques et malicieux. Par la vérité humaine de chaque personnage, par la qualité de l'observation, la finesse du texte, ce film est une véritable réussite dans un genre difficile.

INTERPRETATION. — Que de gens de talent dans ce film, avec Michel Simon dans l'incarnation d'un savant érudit, bavard et brave homme, rôle qu'il crée avec autant d'humour que de pathétique discret, avec Arletty et Dorziat spirituellement campées, en mères bien différentes, tant dans le langage et l'accent que dans l'habillement, avec Pierre Larquey qui joue le patron "liseur de caractères par la voix", avec humour et tact et l'inimitable Moreno, Jeanne Lion, Jane Lory, excellentes.

Je t'attendrai

Drame

Réalisation: *Léonide Moguy.*
Dialogues: *Marcel Achard.*
Musique: *Honegger.*
Interprétation: *Jean-Pierre Aumont, Corinne Luchaire, Berthe Bovy, Aimos, Delmont, Bergeron, Armontel, Palmyre Levasseur, Roger Legris.*
Production: *Eclair-Journal.*

CARACTERE DU FILM. — L'action située dans un village près du front, en octobre 1918, dure à l'écran ce qu'elle est sensée durer dans la fiction. De cette condensation de l'action se dégage quelque chose de nouveau, de fort, de sensible qui agit tellement sur le spectateur que, inconsciemment, il participe à l'action et subit, lui-même, violemment les réflexes du héros du film. Comme chaque spectateur réagit selon son tempérament et aussi selon sa mentalité.. ce film sera discuté et apprécié.

SCENARIO. — *En 1918, pendant un arrêt d'un train de troupe, Paul Marchand s'échappe pour embrasser ses parents dans le village voisin. Il veut surtout revoir Marie, sa fiancée, recueillie au foyer paternel. Mais Marie a été, par jalousie, chassée par la mère Marchand, et maintenant elle sert dans une cantine militaire. Paul la retrouve, lui affirme son coeur, et veut la ramener à la maison. Marie résiste d'abord puis accepte, mais le cantinier s'y oppose, En luttant avec lui, Paul l'assomme et croit l'avoir tué; une bombe d'avion allemand fait flamber la cantine. Paul courra pour prendre son train à temps, tandis que Marie et la mère de Paul réconciliées, le regarderont partir persuadées qu'il reviendra sauf.*

TECHNIQUE. — Abandonnant résolument tout artifice, Moguy a tourné dans un village reconstitué avec réalisme. Pour les scènes en campagne, le train, le bombardement, la course dans les bois, la technique photographique frappe par son apparente simplicité, et sa réelle richesse de tonalités.

INTERPRETATION.—Jean-Pierre Aumont est remarquable; il est sobre et sensible. Il a joué avec émotion le rôle du jeune soldat, personnage arbitraire. Le rôle de la petite Marie, sauvageonne passionnée et boudeuse, est tenu avec grâce, un peu de langueur et aussi avec une brusquerie nécessaire par Corinne Luchaire. Delmont (le père), Aimos (le sergent), Armontel, Roger Legris et Bergeron jouent avec beaucoup de relief des rôles courts. Berthe Bovy est une grande actrice, et fait bien ressortir le caractère égoïste du rôle de la mère abusive...

Grisou
ou
Hommes sans soleil

Drame

Réalisation: *Maurice de Canonge.*
Auteur: *Pierre Brasseur.*
Musique: *J. Armand Petit.*
Interprétation: *Pierre Brasseur, Aimos, Madeleine Robinson, Odette Joyeux, Lucien Galas, Arthur Devère.*
Production: *Albatros.*

CARACTERE DU FILM. — La vie toute de travail, de simplicité et de courage des mineurs du Nord est exposée ici, dans ce film honnête, émouvant et sans chiqué. Tout ce qui a pu être pris sur place l'a été sans tricherie, avec une importante figuration de vrais mineurs. La vie des ouvriers du fond, le spectacle de leur vie "d'en haut", leurs amitiés, parfois bouleversées par des rivalités sentimentales, sont traduits avec une émotion et un respect de la vérité qui méritent l'estime. C'est, mieux qu'un grand film, un ouvrage authentique et très documenté sur la dure vie des Mineurs de Charbon, inspiré de la pièce de Pierre Brasseur.

SCENARIO. — *Haguenauer et Demuyser, tous deux mineurs liés d'amitié travaillent dans le même rameau de mine. Haguenauer est blessé. Pendant sa convalescence il devient amoureux de la femme de son ami qui, d'ailleurs, n'aime pas son mari et s'éprend du premier venu. Haguenauer se ressaisit tandis que la femme court de nouvelles conquêtes. Un jour c'est au tour de Demuyser d'être blessé dans un coup de grisou; quand il rentre de l'hôpital, c'est pour recevoir les adieux de sa femme qui le quitte.*

TECHNIQUE ET INTERPRETATION. — Maurice de Canonge a fait un film propre, sain, loyal, où le poétique dialogue de l'auteur, Brasseur transfigure des scènes parfois un peu drues. La décoration, forcément très limitée, semble exacte. La photographie est belle, et l'oeuvre a des moments de pathétique sans truquage: à l'annonce de l'incendie, lorsque la population de la cité minière vient aux nouvelles. La troupe du film est juste et vivante: la ravissante Madeleine Robinson, Odette Joyeux, si jeune, et les mineurs bien campés par Devère, Pierre Brasseur, Aimos, ce dernier qui se taille un succès personnel. Lucien Galas joue intelligemment un rôle ingrat.

Les cinq sous de Lavarede

Comédie d'aventures

Réalisation: *M. Cammage.*
Auteurs: *Paul d'Ivoi et Chabrillat.*
Musique: *Oberfeld.*
Interprétation: *Fernandel, Jean Dax, Josette Day, Marcel Vallée, Félix Oudart, Andrex, André Roanne, Jane Fusier-Gir, Temerson.*
Production: *Films Lavarède.*

CARACTERE DU FILM. — Voici un spectacle ingénieux, gai, mouvementé et d'excellente tenue morale. Pas un mot grossier, pas une image qui choque. Et c'est constamment varié, vivant, inattendu. L'adaptation moderne des aventures de Lavarède, création romanesque de Paul d'Ivoi, fera la joie de tous les publics. C'est le type même de la grande comédie d'aventures, joyeuse, luxueuse et sympathiquement menée par une troupe pleine d'entrain et de talent, en tête de laquelle se détache l'inimitable Fernandel, Lavarède débrouillard et communicatif.

SCENARIO.—*Lavarède, pauvre bougre sans le sou, se trouve un beau matin à la tête d'un important héritage. Il ne peut le toucher qu'à la condition de faire le tour du monde, avec 5 sous dans sa poche. Il lui arrivera toutes sortes d'aventures. Mais il touchera l'héritage... et de plus il aura la main d'une délicieuse jeune fille.*

TECHNIQUE.—Sur un rythme bondissant et dans un style clair et souriant, avec de beaux décors vastes et brillants et parfaitement photographiés, Maurice Cammage, avec une collaboration technique de premier ordre, a réussi un excellent film comique et mouvementé qui promet de réjouir les publics les plus divers. Il y a des scènes de haut comique, notamment—si je puis dire—l'exécution par la chaise électrique de Lavarède pris pour un gangster... et la danse des bayadères hindoues parmi lesquelles s'est glissé Lavarède. La mise en scène est somptueuse et très bien adaptée aux difficultés du sujet.

INTERPRETATION. — Fernandel est drôle, sympathique et d'une vie comique intense. Josette Day est tout à fait charmante; Jean Dax silhouette un Murlington digne et loyal, et Marcel Vallée joue, avec esprit, l'odieux Bouvreuil. Il y a beaucoup de petits rôles fort bienvenus, et notamment le gangster (Andrex), son rival de la pègre, (André Roanne), Milhalesco, Félix Oudart, l'amusante Fusier-Gir en danseuse-princesse, etc.

VEDETTES NOUVELLES

Micheline Francey

adjudante de l'Armée du Salut dans « la Charrette fantôme »

Julien Duvivier — à qui l'on doit des films tels que *Pépé-le-Moko, Carnet de Bal, la Fin du Jour* — vient de terminer *la Charrette fantôme* d'après un roman bien connu de Selma Lagerlof décédée ces jours derniers.

Après avoir engagé, pour les principaux rôles masculins, Pierre Fresnay, dont l'éloge n'est plus à faire, et Louis Jouvet, cet artiste au talent si personnel, Julien Duvivier recherchait une jeune femme pour le rôle si important de soeur Edith, qui est, dans le film, une adjudante de l'Armée du Salut. Il fallait, pour interpréter ce personnage, un tempérament dramatique exceptionnel.

Ayant procédé à de nombreux essais, Julien Duvivier remarqua une jeune artiste dont les qualités lui parurent fort satisfaisantes: c'était Micheline Francey. Il la convoqua pour répéter certaines scènes et effectuer d'autres essais: convaincu alors, il décida de l'engager.

—A dire vrai, ce rôle de soeur Edith ne marque pas absolument mes débuts, a confié Micheline Francey, qui se trouve au studio sous l'uniforme des salutistes, je jouais déjà le rôle de Sonia, la belle amoureuse de Boleslas, dans le *Joueur d'Echecs*, de Jean Dréville. Ce rôle m'avait permis de porter de bien belles robes et de jouer avec d'agréables partenaires tels que Paul Cambo et Bernard Lancret. Mais celui de la *Charrette fantôme* est d'une tout autre nature, il est délicat, difficile, énorme même. Pensez donc, je suis partagée entre le devoir et l'amour; je suis à la fois la bonne fée charitable et la jeune fille aux tendres sentiments. Les premiers temps, j'ai eu très peur. Je me sentais trop frêle pour interpréter un tel personnage auprès de si grands acteurs. Mais Julien Duvivier, après m'avoir choisie, m'a encouragée et aujourd'hui que le film est déjà terminé j'ai l'espoir de n'avoir pas trop déçu la confiance qu'il a mise en moi.

◂▸

Georges Rigaud, argentin de naissance, travaille pour la victoire

Georges Rigaud qui est né en Argentine n'est donc pas, de ce fait, mobilisable. Néanmoins, il ne veut pas demeurer inactif et a tenu à apporter sa précieuse collaboration.

—J'ai trouvé en France une telle camaraderie, puisque partout on ne m'a jamais considéré comme un étranger, que j'ai décidé de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour témoigner mon infinie gratitude à la France.

C'est pourquoi chaque fois que cela m'est possible, je parle à la radio pour mes compatriotes. Chaque semaine je fais partie de la troupe qui, à Paris-Mondial, est chargée des émissions destinées à l'Amérique du Sud. Ainsi je collabore à une utile propagande qui trouve là-bas un chaleureux accueil.

De plus il termine son nouveau film qui, comme de juste, s'intitule *"Trois Argentins à Montmartre"*.

◂▸

RAYMOND SEGARD

est maréchal de logis chef dans une batterie aérienne

Parmi les premiers permissionnaires, il y avait Raymond Segard, tout souriant et barbu comme il se doit.

—Je suis dans une batterie de défense contre avions là-bas, quelque part en . . . ., dans la flotte jusqu'aux genoux. On mène une vie rustique et monacale. Je suis maréchal des logis chef et j'ai avec moi quelques braves cambrousards. La seule distraction que nous ayons c'est la lecture. Alors vous pensez quand on a la chance de tomber sur un magazine de cinéma, qu'il soit vieux ou récent, on le lit en entier depuis le titre jusqu'au nom de la gérante.

Et Raymond Segard demande:

—Que devient mon dernier film: *Le Danube bleu*? Va-t-il bientôt sortir?

Mais oui, Raymond!

bien balancés

$1.00 livrera 300 Sweet Caps ou 1 livre de tabac à pipe Old Virginia aux Canadiens on service dans le Royaume-Uni et en France seulement. Adresse—"Sweet Caps" B.P. 6000, Montréal, P.Q.

comme une sweet caporal

• Si les Sweet Caporals sont si douces et si légères, c'est parce qu'elles sont un mélange exquis de 38 classifications de tabacs virginiens de choix — doux, veloutés, odorants — elles possèdent tout ce qu'il faut, ni plus ni moins, pour conserver leur rang de favorites au Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

On a souvent besoin d'un plus petit que soit

Albert Préjean, Jean Gabin et Jean Galland—qui sont trois solides gaillards se retrouvent—avec quel plaisir!—devant le zinc de leur Bar favori de l'époque de paix.

Comme jadis, chacun commande une citronnade et le barman, comme autrefois, apporte les citrons nécessaires...

Comme jadis, le petit jeu s'engage. Celui qui ne pourra extraire la dernière goutte paie la tournée... Et les muscles entrent en action.

A la troisième goutte, on passe le citron au voisin... Deux gouttes encore, finalement une seule goutte... et plus rien.

La main a beau pétrir puissamment le citron, rien ne sort, il faut s'avouer vaincu...

Alors, un petit monsieur, chétif, souffreteux, qu'un souffle ferait culbuter, mais qui a pris un vif intérêt au jeu, propose de payer la tournée contre son apéritif si on le laisse tenter sa chance...

Nos trois lurons, clignant de l'oeil devant ce chétif, acceptent...

Le petit monsieur, prenant bien en main le premier citron, commence à le malaxer soigneusement.

Au grand ébahissement des trois gaillards, il en fait sortir une goutte... une autre goutte... enfin une troisième...

Il demande alors aux trois amis s'il doit continuer...

Ceux-ci ont encore à peine de salive pour demander au quidam qui il est...

Il se présente:

—Sinoël, artiste de cinéma!

Ses confrères ne l'avaient pas reconnu. Aujourd'hui ils disent de lui qu'il a la poigne d'un percepteur d'impôts.

◂▸

...Avec les dents

Ce n'est pas faire injure à Fernandel de dire qu'il n'a rien d'un Adonis. Son physique ne saurait en aucun cas constituer un canon de la beauté moderne. Mais avec sa longue figure chevaline, complété par des dents en touches de piano, il a une tête qu'on n'oublie pas.

Fernandel a beaucoup de talents — insistons sur le pluriel. Il joue surtout la comédie avec ses dents. C'est là où ses imitateurs se jouent un sale tour.

Le saviez-vous ?

Marcel Pagnol a déjà été boxeur poids-coq

Non, l'auteur de Topaze, de Marius et de Fanny ne se destinait pas au professorat. Et s'il devait professer, ce fut, comme il le dit lui-même, un expédient, un gagne-pain temporaire, car en vérité Marcel Pagnol avait le théâtre dans le sang. A seize ans, sur les bancs du lycée de Marseille, il avait déjà écrit une tragédie en vers : Catulle, que lui avait inspirée le poète latin. Mais son instituteur de père ne l'entendait pas de cette oreille. Ce n'était pas pour en faire un "gendelettre" crève la faim qu'il avait mis son fils au lycée durant dix ans. Médecin, notaire ! Directeur d'enregistrement ! Parlez-moi de cela ! Seulement, le jeune Marcel voulait suivre sa vo'e et pour ce faire, il voulut gagner sa vie et ne plus avoir recours à la bourse paternelle. Alors, il se fit boxeur professionnel, et il était encore au lycée, lorsqu'il disputa comme poids coq son premier combat, qui lui rapporta... $10. La seconde fois qu'il monta sur le ring, ce fut à Aix-en-Provence. Cette fois, il toucha douze dollars. Il mit même les gants devant la gloire marseillaise Kid Francis. Heureusement pour le théâtre, il finit par opter momentanément pour l'enseignement et c'est ainsi qu'il vint à Paris enseigner l'anglais, jusqu'au jour ou un metteur en scène vint l'attendre durant deux heures à la porte du lycée Condorcet, pour lui annoncer qu'il lui montait sa comédie "Jazz". On sait le reste.

◂▸

Victor Boucher joue avec sa timidité

En principe, chez un artiste, tout devrait jouer : le visage, la voix (intonation et timbre) le geste, l'attitude, la démarche. La preuve, c'est qu'on apprend aux comédiens à ouvrir ou fermer une porte, à marcher, à s'asseoir. Ce sont des choses qui sont même utiles à tout le monde dans la vie. On voit des gens très intelligents, mais qui ont l'air godiche, parce qu'ils ne savent pas s'asseoir, ni aborder quelqu'un, ni s'en éloigner. Les comiques ont imité ces gens-là, à moins qu'ils n'aient fait de leur gaucherie personnelle un moyen d'expression. Ainsi Victor Boucher joue avec ses hésitations, ses irrésolutions qu'il traduit par de petits gestes coupés court et de brusques mouvements de tête. On peut se demander jusqu'à quel point il ne s'est pas servi de son propre tempérament pour camper le personnage qu'il incarne dans toutes ses créations.

IRISH & MAULSON Ltée

COURTIERS EN ASSURANCES

Consultez votre coutier en assurances comme vous consulteriez votre médecin ou votre avocat.

Les conseils d'un expert peuvent vous faire économiser des milliers de dollars.

Nous offrons un service complet en assurance de tous genres, y compris avis, inspections, plans et rapports techniques.

Edifice Canada Cement, Montreal

Tél. MArquette 1353

20, rue Victoria — Toronto

L'homme du jour

M. SACHA GUITRY

La vedette du jour lui appartient incontestablement. Sa nomination à l'Académie Goncourt, les polémiques qui ont précédé sa nomination et celles qui ont suivi sa brillante élection ont défrayé les chroniques.

Ayant eu le privilège de collaborer depuis six mois avec M. Sacha Guitry à l'exécution de son dernier film: *"Ils étaient neuf célibataires"*, j'ai pensé que les lecteurs du *Courrier du Cinéma* seraient intéressés par les souvenirs d'un "Producteur", et qu'ainsi ils pourraient se faire une opinion sur l'auteur et le metteur en scène dont ils ont si souvent entendu parler.

Ce qui frappe au premier contact, c'est la grande courtoisie dont sont empreintes ses paroles. Extrême politesse, rondeur des mots utilisés, phrases si aimablement tournées qu'on se sent aussitôt attiré. Un physique puissant, des yeux bleus autoritaires qui vous regardent droit, des mains qui serrent loyalement les vôtres. Et puis une grande, une très grande intelligence, qui vous rend admiratif.

Sur le plan des affaires — je parle des conventions liant un auteur à un producteur — on est frappé par la volonté de détruire une légende: l'auteur le plus cher *in the world*. Il exige des clauses absolument imprévues: les maquettes des décors seront soumises à son approbation. M. Sacha Guitry ayant jusqu'à ce jour constaté les proportions inutiles des décors et les sommes ainsi gaspillées... — Avant la signature d'un contrat ou après, le désir qu'il exprime d'une entente complète dans chacune des décisions qui accompagnent l'exécution d'un film.

Sur le plateau, cette courtoisie dont je parlais tout à l'heure est la même pour le producteur, pour l'électricien, le machiniste ou les interprètes.

Sa mise en scène est ciselée. L'interprétation des acteurs est le constant souci de son activité. Il "interprète" pour le "grand acteur", comme pour le "figurant". C'est un mot dont il a horreur d'ailleurs. Il appelle ceux-ci MM. les Artistes, il appelle ceux-là Mes chers Camarades.

Pendant les 28 jours qu'ont duré les prises de vues des "Neuf célibataires", il n'est jamais arrivé après l'heure.

Entre chaque changement de plan, le cercle se formait autour de lui: ses anecdotes, les souvenirs de ses entretiens avec les hommes les plus célèbres, sa grande érudition — et tout le monde était dans la joie. — Mais aussitôt la "lumière prête", le travail reprenait instantanément, dans une atmosphère de confiance et d'affection.

Panégyrique, dites-vous? c'est bien vrai. Et ne croyez pas que je suis encore sous le charme, car Dieu sait les avertissements que j'ai reçus de mes prédécesseurs!

Il le savait d'ailleurs. Ne m'écrivait-il pas: "Vous avez un groupe certain. Moi, mon groupe est dans ma tête". Et cette tête, combien l'a-t-on visé ? Il souffrait de toutes les lâchetés dont il avait été victime, lâchetés qui visaient à dénigrer son immense talent, lâchetés qui visaient sa vie privée.

Croyant avoir une expérience en matière de production, j'ai pensé écrire ces quelques lignes: la vérité étant toujours bonne à dire.

E. Harispuru.

◂▸

Janine Crispin a failli être une pharmacienne

En réalité, lorsqu'elle était fillette, Janine Crispin rêvait de Mme de Sévigné, de George Sand et de Mme Colette.

Elle aussi comptait bien écrire lorsqu'elle serait grande. Cela commença, comme toujours, par un petit journal intime, puis laissant la bride à son imagination elle pensa qu'elle pouvait s'attaquer à un roman. Seulement ses parents, plus positifs, ne s'enthousiasmèrent guère devant une telle flamme littéraire. Ils voulaient pour leur fille une carrière moins aléatoire que celle de femme de lettres. Pour eux. Janine deviendrait préparatrice dans une pharmacie et après avoir épousé un collègue serait la meilleure collaboratrice de son mari. Seulement les études de la future pharmacienne n'avançaient guère. Janine préférait écrire. Excédé, son père fit un jour irruption dans sa chambre et lui arrachant ses feuillets raturés lui tendit un papier jaune: "J'en ai assez! Puisque tu n'es bonne à rien, fais du théâtre! Remplis cette formule et présente-toi au Conservatoire!..."

Sans aucun enthousiasme, Janine renonçant aux ordonnances avait suivi le conseil paternel... tout d'abord assez mollement. Puis un beau jour elle s'éprit subitement de son art et ce fut le succès au théâtre, à l'écran!

LA grande fête de Pâques est, chaque année, la date capitale de la mode féminine. Avec le printemps, son gai soleil, sa belle lumière la Femme participant au grand renouveau de la terre, abandonne les lourdes fourrures de l'hiver pour des costumes ,des robes et des atours plus légers. C'est vraiment la fête de la beauté, de l'élégance et du goût. Le costume tailleur est un "classique" de la mode féminine. Il a l'avantage unique d'aller à toutes les femmes et les couturiers rivalisent d'ingéniosité dans la confection de cette toilette si élégante et toujours d'allure si jeune. Le port du costume tailleur exige beaucoup de discrétion dans le choix des accessoires. Ceux-ci doivent constituer un ensemble de bon ton et rehausser celui-ci sans toutefois l'alourdir. Cette année la Mode est riche. Son génie inventif a imaginé et créé des fourrures légères, des sacs, des chapeaux qui feront la joie de toutes nos élégantes. Le chic est essentiel à toute femme et il n'est jamais tellement le fait d'une bourse bien garnie mais toujours celui de la découverte, de la recherche et du bon goût.

Il faut si peu pour créer la véritable originalité.

Un soulier élégant, un bijou discret, un sac de bonne qualité—cela est important—constituent les points capitaux de la toilette féminine.

Mesdames, voici le printemps. Soyez belles. C'est votre rôle et que le charme qui émanera de vous aide à faire oublier les heures sombres qui sont actuellement le lot des humains.

● ● ●

Deux tailleurs de coupe différente: l'un noir; l'autre blanc. Accessoires bien choisis qui dans les deux cas forment un ensemble gracieux, sans ostentation et d'un chic irréfutable.

Le sacrifice inutile de sa mère a conduit

Jean Chevrier au cinéma

Je viens d'avoir vingt-quatre ans !

Jean Chevrier paraît tout heureux d'annoncer la bonne nouvelle.

Il est brun, râblé, possède un visage mâle, une allure sportive. Signe distinctif : il joue du violon et adore les chats de gouttière. Il s'est révélé à nous avec le film *Trois de Saint-Cyr* qui le place dans le meilleur rang où s'alignent les jeunes premiers de cinéma.

— Depuis ma naissance, j'ai songé au théâtre ! poursuit-il. Nulle autre carrière ne me semblait possible. Quoi d'étonnant : je suis fils et petit-fils d'acteurs. Pourtant ma mère, comédienne elle-même, ne voulait pas me voir embrasser cette profession hasardeuse.

"Pour m'en éloigner, elle n'hésita pas à abandonner la scène. Brusquement, changeant de situation, elle devint secrétaire dans une importante compagnie d'assurances. Mais est-ce par esprit de contradiction ? Son sacrifice s'avéra inutile. Au contraire il ne fit que solidifier mes résolutions !

"Sitôt mes études finies, je travaillai pour vivre. Quel métier ? Comptable ! Je besognai successivement chez un cimentier, un marchand de primeurs, un tapissier, que sais-je encore ? Etant donné mon peu d'aptitude pour le calcul, je ne conservais pas longtemps mes emplois !

"Et, naturellement, pendant mes heures de liberté je piochais mes rôles jusqu'au moment où m'étant présenté au concours du Conservatoire, je fus reçu premier.

"Dès ce jour, envoyant promener registres et stylo, je commençai à jouer dans de petits théâtres d'abord, en tournées ensuite, accompagnant Cécile Sorel comme partenaire dans *Sapho, l'Arlésienne, Britannicus* et toutes les pièces classiques.

"Enfin je débutai à l'écran de manière imprévue. C'est à la maladie d'un camarade que je dois d'avoir eu ma chance au cinéma.

"Désigné pour incarner le "major" dans *Trois de Saint-Cyr*, Georges Grey tomba gravement malade avant de tourner. On me choisit à sa place.

"Ce rôle m'a valu d'être engagé dans *l'Emigrante* auprès d'Edwige Feuillère. Je deviens à ses côtés un galant officier de la marine marchande. Lieutenant dans *Trois de Saint-Cyr*, capitaine au long cours dans *l'Emigrante*, je semble voué aux rôles d'officier."

— Et ensuite ?

— Ensuite ?... Permettez que, selon le rite consacré, je n'attire pas le mauvais sort sur moi en annonçant des projets encore incertains...

Arletty est l'une des plus remarquables inspiratrices du Cinéma français. Ses créations sont toujours différentes. La voici dans "Le Jour se lève".

Victor Boucher clochard

Pour la première fois, Victor Boucher joue le rôle d'un clochard dans le film de Guitry, "Ils étaient neuf célibataires".

—Mais un clochard qui ne se saoûle pas, expliquait-il, un jour, à un de ses amis qui était venu le voir tourner.

"C'est vrai, ajoutait-il, depuis le temps que je joue des pièces et fais des films, j'ai incarné bien des ivrognes, mais jamais un clochard. Tout arrive."

La composition était d'ailleurs remarquable. A tel point qu'un jour, entre deux scènes, se promenant dans la cour du studio, il fut tellement admiré pour sa silhouette, qu'un assistant d'un metteur en scène voisin vint trouver le régisseur général pour lui dire :

—Mais quel est donc ce figurant? Il est formidable de vérité. Tu seras gentil de me donner son adresse. Je vais avoir bientôt besoin d'un clochard. Je n'en veux pas d'autre.

Victor Boucher, qui assistait à l'entretien, dit au régisseur dès qu'ils furent seuls :

—Surtout ne dites pas qui je suis. Je trouve cela si amusant.

Un instant après, Liliane Avril — un petit rôle — assise sur un banc dans la même cour, faisait le pari d'aller arracher la moustache de cet étonnant clochard.

Il fallut bien lui dire de qui il s'agissait... Elle se vengea en allant tirer celle d'un pompier.

C'était un vrai !

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année, Deux ans $1.00.

Adressez ce coupon à
COURRIER DU CINEMA,
637 ouest Craig — Montréal

Programmes des Cinémas de Province

Théâtre "VICTORIA" — Victoriaville

30 Mars-1er AVRIL	—GRAND-PERE
4 AVRIL	—METROPOLITAIN
6 et 8 "	—RAPPEL IMMEDIAT
11 "	—BOULOT AVIATEUR
13 et 15 "	—BAR DU SUD
18 "	—LA CHANSON DE L'ADIEU
20 et 22 "	—FEUX DE JOIE
25 "	—ADIEU VIENNE
27 et 29 "	—RETOUR A L'AUBE

"Cinéma et Académie de Musique" — Lévis

10 au 16 AVRIL	—UN GOSSE EN OR
17 au 23 "	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR
24 au 30 "	—LA RUE SANS JOIE

Théâtre "CAPITOL" — Drummondville

31 Mars au 3 AVRIL	—MADEMOISELLE DOCTEUR
	—TRICOCHE ET CACOLET
7- 8- 9-10 AVRIL	—LA VIERGE FOLLE
	—UN DE LA MONTAGNE
14-15-16-17 "	—YAMILE SOUS LES CEDRES
	—MON CURE CHEZ LES RICHES
21-22-23-24 "	—VOLEUR DE FEMMES
	—PETITE PESTE
28-29-30 Avril 1er Mai	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
	—JEUNESSE D'ABORD

Théâtre "CARTIER"" — Rimouski

3- 4 AVRIL	—AU SERVICE DU TZAR
7- 8- 9 "	—ENTENTE CORDIALE
10-11 "	—PARADIS DES VOLEURS
12-13 "	—LES LOUPS ENTRE EUX
14-15-16 "	—JE CHANTE
17-18 "	—MON PERE ET MON PAPA
21-22-23 "	—LA CHANSON DE L'ADIEU
25-25 "	—SEPT HOMMES UNE FEMME
28-29-30 "	—LE PARADIS DE SATAN

J.-C. SAINDON — Sayabec

6 AVRIL	—LA GRIFFE DU HASARD
13 "	—UN MEURTRE A ETE COMMIS
20 "	—C'ETAIT LE BON TEMPS
27 "	—TITIN DES MARTIGUES

Théâtre "LAURIER" — Mont-Laurier

3- 4 AVRIL	—LE PATRIOTE
6- 7 "	—LES NOUVEAUX RICHES
13-14 "	—F E U
17-18 "	—CLODOCHE
24-25 "	—COEUR DE GUEUX
27-28 "	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR

Théâtre "NATIONAL" — Matane

4- 5- 6 AVRIL	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
7- 8- 9-10 "	—PRINCE BOUBOULE
11-12-13 "	—EDUCATION DE PRINCE
14-15-16-17 "	—ENTENTE CORDIALE
18-19-20 "	—POUR LA MOISSON
	—FEU LA MERE DE MADAME
21-22-23-24 "	—YAMILE SOUS LES CEDRES
25-26-27 "	—RAPPEL IMMEDIAT

Théâtre "MALARTIC" — Malartic

16 AVRIL	—P A S T E U R
23 "	—ENTENTE CORDIALE

Théâtre "CARTIER" — Granby

7- 8- 9-10 AVRIL	—LE RUISSEAU
	—TRICOCHE ET CACOLET
14-15-16-17 "	—ULTIMATUM
	—LE CHATEAU DES QUATRE OBESES
21-22-23-24 "	—CAPITAINE BENOIT
	—MADEMOISELLE MOZART
28-29-30 Avril-1er Mai	—SERGE PANINE
	—CITE DES LUMIERES

Cinéma "CANADIEN" — Mont-Joli

1er-2-3 AVRIL	—LE TRAIN POUR VENISE
4- 5- 6 "	—PEPE LE MOKO
8- 9-10 "	—RETOUR A L'AUBE
11-12-13 "	—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
15-16-17 "	—L'AFFAIRE LAFARGE
18-19-20 "	—DEUX DE LA RESERVE
22-23-24 "	—WERTHER
25-26-27 "	—LE RUISSEAU
29-30 Avril-1er Mai	—MARTHE RICHARD

Théâtre "PRINCESSE"— Rivière-du-Loup

3- 4- 5 AVRIL	—SON ONCLE DE NORMANDIE
6- 8- 9 "	—MARTHE RICHARD
10-11-12 "	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
17-18-19 "	—ACCORD FINAL
20-22-23 "	—TEMPETE SUR L'ASIE
24-25-26 "	—RAPHAEL LE TATOUE
27-29-30 "	—LA CHANSON DE L'ADIEU

Théâtre "ROYAL" — Amos

2- 3- 4 AVRIL	—RETOUR A L'AUBE
9-10-11 "	—FEUX DE JOIE
16-17-18 "	—MARTHE RICHARD
23-24-25 "	—TARASS BOULBA
30 Avril-1er-2 Mai	—LE SCHPOUNTZ

Théâtre "RIALTO" — Farnham

7- 8 AVRIL	—UN GOSSE EN OR
14-15 "	—RETOUR A L'AUBE
21-26 "	—PAIX SUR LE RHIN
28-29 "	—TEMPETE SUR L'ASIE

Théâtre "EDEN" — Sorel

7- 8 AVRIL	—O R A G E
	—LES GAIETES DE L'EXPOSITION
14-15 "	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
	—LE CHAMPION DE CES DAMES
21-26 "	—LA MARSEILLAISE
	—LES DEUX PAPAS
28-29 "	—JE CHANTE
	—LES DISPARUS DE ST-AGIL

Théâtre "ROYAL" — Louiseville

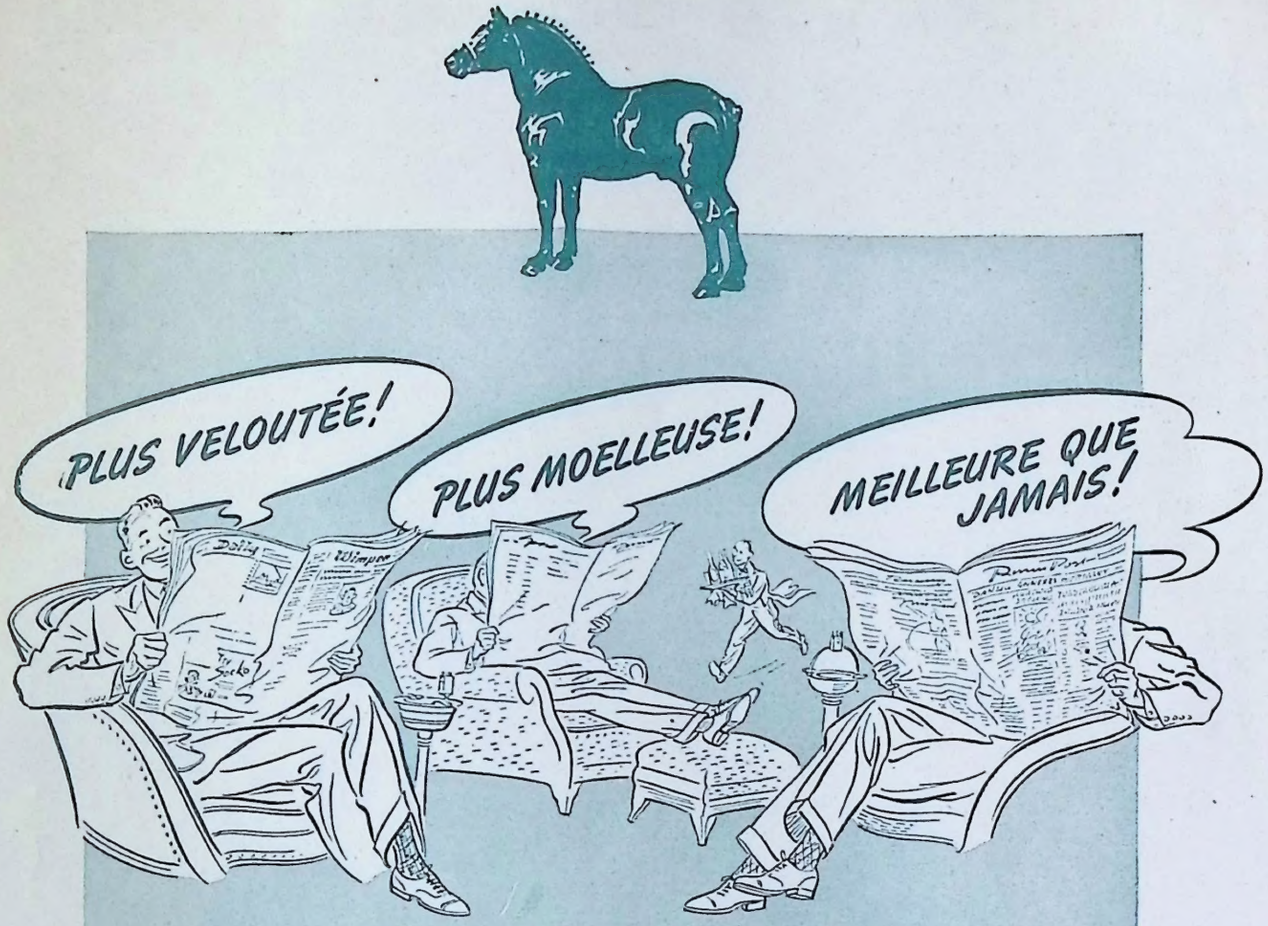
4- 5- 6 AVRIL	—ETES-VOUS JALOUSE
7- 8 "	—L O U I S E
11-12-13 "	—MON PERE ET MON PAPA
14-15 "	—WERTHER
18-19-20 "	—LES ROIS DE LA FLOTTE
21-22 "	—O R A G E
25-26-27 "	—PEPE LE MOKO
28-29 "	—MARINELLA

Théâtre "ROXY" — Shawinigan Falls

7- 8- 9-10 AVRIL	—YAMILE SOUS LES CEDRES
14-15-16-17 "	—METROPOLITAIN
21-22-23-24 "	—EDUCATION DE PRINCE
28-29-30 Avril-1er Mai	—QUAI DES BRUMES

Théâtre "AUDITORIUM" — Shawinigan

5- 6 AVRIL	—POUR LA MOISSON
12-13 "	—LE DOMPTEUR
19-20 "	—LE GRAND ELAN
26-27 "	—BELLE ETOILE



Black Horse

La meilleure bière du Canada

Fabriquée depuis cinq générations par la brasserie Dawes, Montréal

AVEC LA BLACK HORSE—"ÇA MARCHE"!